

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
En l'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

LA MORT DU LEVIATHAN ALLEMAND



Un zeppelin, toutes lumières éteintes, voguait à deux mille mètres dans le ciel de Revigny. Nos auto-canon ouvrirent le feu contre lui. Soudain, un obus incendiaire semble traverser le dirigeable allemand. La nacelle est en flammes, puis le réseau, puis le corps du navire aérien qui descend, torche énorme et s'abat dans une explosion formidable.

(Dessin de Paul Thiriat.)

TÉMOIGNAGES

Les témoignages se multiplient en notre faveur. Nos ennemis eux-mêmes ne peuvent demeurer insensibles à notre vaillante fermeté et c'est à peine s'ils osent contester que nous ayons plus qu'eux le sens de la justice. Les neutres nous rendent incessamment hommage et ils savent bien pourquoi ils le font et que la victoire française est la garantie nécessaire, l'unique garantie possible de leur indépendance à venir. Quant à nos alliés, quant à nos amis, ils ont écrit, ils écrivent tous les jours sur la France des études judicieuses et fortes et singulièrement pénétrantes qui sont pour nous des triomphes et un peu des revanches.

On nous avait méconnus. On avait mis quelque complaisance à nous méconnaître. On n'était pas fâché de faire semblant de croire à la décadence française. L'heure est venue des éclatantes réparations. Et chacun proclame aujourd'hui cette merveille incomparable: notre puissance morale, notre sentiment profond du devoir et du droit, notre culte de l'honneur individuel comme de l'honneur national.

Il faut rassembler ces témoignages.

Voici que Mme Edith Wharton, la romancière dont des traducteurs diligents nous ont rendu les œuvres familières, ajoute sa parole à tant de nobles paroles. Elle aussi atteste maintenant le grand exemple donné par la France à l'univers. Elle dégage la signification exceptionnelle d'une lutte exceptionnelle: « La France entière sait que tout le prix de la vie consiste en ce qui donne un libre essor à son génie national. Si la France périssait en tant que lumière intellectuelle et force morale, tout Français périrait avec elle. » Certes! l'on ne saurait applaudir trop à une femme qui parle avec une netteté si vigoureuse. Mais, il y a plus: le maintien de l'idéal français importe non seulement à la France, mais à toutes les autres nations. L'âme de la France est essentiellement rayonnante.

Tous les écrivains le constatent et le déclarent à l'envi.

Tous, et c'est l'économiste anglais Edmund Gosse, et c'est l'ancien recteur de l'Université de Harvard, M. Elliott; et c'est aussi le grand romancier Rudyard Kipling...

On aurait peut-être tort de dire que, avant la guerre, Rudyard Kipling avait pour la France et pour la civilisation française une admiration sans bornes. Mais la guerre est venue. Rudyard Kipling a observé et a écrit. Il a écrit sur la France, sur la France en guerre, un livre qui est un éloge, le plus franc, le plus minutieux, le plus enthousiaste. Et Kipling a bien vu que toutes les qualités françaises qui s'épanouissaient magnifiquement dans une horrible guerre n'étaient pas des vertus momentanées et inattendues, de ces vertus qui jaillissent par hasard, brusquement, parmi les grandes crises et les grands drames, mais qu'elles étaient des qualités fondamentales de notre race. Il a su voir et il a su dire que ces qualités qui se manifestaient valeureusement dans la guerre se manifesteraient efficacement dans la paix.

Mais il plaît à la France de régner seulement par la sympathie qu'elle inspire. Or, elle inspire des sympathies vibrantes et réfléchies.

Dans une heure critique, le *Times* a voulu dire sur quelles raisons graves et décisives était fondée cette sympathie ardente et durable. Et l'article du *Times* est désormais célèbre.

Au surplus, ce mémorable article apporte des thèmes définitifs pour tous les virtuoses. Il formule les réalités incontestables. Ces réalités ne seront pas oubliées de nos amis. Appliquons-nous à ne pas les oublier nous-mêmes. Retenons des idées comme celles-ci, car elles sont sages, elles sont simples, elles sont vivifiantes: « Si, en dépit de la victoire finale, la France avait perdu sa haute situation parmi les nations, nous aurions senti que cette victoire même était une défaite irréparable pour le monde. »

« Nous admirons le peuple français comme jamais nous n'avons admiré un peuple... Nous sentons, en effet, que la France, à l'heure actuelle, ne combat pas pour son propre honneur, mais pour ce qu'elle signifie dans le monde. » Ah oui! retenons ces témoignages et d'autres analogues qui nous sont prodigués par les écrivains de tous les pays. Retenons-les. Méditons-les.

Lorsque parut l'article du *Times*, M. Liard, l'éminent recteur de l'Université de Paris, eut tout de suite l'initiative de le faire lire et commenter dans les écoles et dans les collèges. Excellente initiative et qu'il faut développer. Puisse-t-on réunir un jour en un livre commode toutes ces études générales et précises! Puisse ce livre devenir un des principaux livres de la jeunesse! Et la jeunesse française, en s'imprégnant si richement des vérités merveilleuses dont il sera rempli, se pénétrera chaque jour davantage de son devoir national et humain.

J. Ernest-Charles.

Ce que l'on dit

En attendant...

Il y a un aspect de la prise d'Erzeroum qu'on n'a pas encore envisagé : c'est la grande impression qu'elle va faire en Arabie.

L'empire turc se compose de 7 ou 8 millions d'Ottomans, au maximum, et de 12 à 14 millions d'Arabes relevant plus ou moins effectivement du sultan de Constantinople, et plutôt moins que plus.

On peut même se demander comment cette majorité d'Arabes est restée soumise jusqu'à ce jour à cette minorité de Turcs : c'est que ces Arabes, très intelligents, poussent l'esprit d'individualisme jusqu'à l'anarchie, tandis que les Turcs stupides forment une masse cohérente et disciplinée. Mais depuis bien longtemps ils ne cohabitaient plus, si je puis dire, que du vide : leur faiblesse était trop patente; et l'Arabe s'était remis à vivre d'une vie relativement indépendante, ou même insurgée.

Une grave question d'ailleurs sépare les deux races : celle du khalifat. Le khalifat, c'est le chef religieux de tous les musulmans, qui doit aussi être chef temporel. Or, les Arabes considèrent les sultans ottomans comme ayant usurpé ce titre qui devrait être demeuré entre leurs mains.

Mais, d'autre part, leur religion leur enseigne le fatalisme, et le fatalisme, à son tour, leur inculque le respect de la force. Si donc les Turcs sont forts, il convient de rester unis à eux, de marcher avec eux. Les derniers événements pouvaient leur faire croire que Constantinople avait la force et la victoire : et dans ce cas l'Arabie constituait un grand réservoir où les Turco-Allemands auraient pu puiser plus d'un million d'hommes.

La chute d'Erzeroum remet les choses au point.

Les Turcs sont battus, donc Allah n'a point décidé en leur faveur. Et les Arabes, intérieurement satisfaits de l'infortune de cette race qu'ils n'aiment guère, vont continuer à garder dans le conflit une neutralité qui fait l'affaire des Alliés.

Pierre Mille.

Une de nos plus gracieuses divettes, qui se hasardait hier dans le Métro, y était bousculée par quelque impoli personnage. Elle ne souffla mot; mais, à peine revenue au jour, elle héla une auto et courut chez ses petites amies :

— Vous allez me signer une pétition !

— ?

— La création d'un compartiment... d'hommes seuls, dans le Métro.

— ?

— Parfaitement ! Les compartiments de dames seules étaient peut-être de mise autrefois; mais aujourd'hui que les femmes sont en nombre, un compartiment réservé s'impose pour parquer les embusquées... qui nous ennuiant !

Les « petites amies » applaudissent.

— Ce compartiment d'hommes seuls, il serait bon de le rendre obligatoire !

— Naturellement !

— Mais de l'interdire aux militaires, tout comme le café !

Ayant dit, l'ingénieuse divette tendit à la ronde une feuille de papier timbré... Et la pétition se couvrit de noms charmants... telle l'affiche d'une revue... bien parisienne !

Il s'est créé récemment à Paris le « Club féminin automobile ». Ces « chauffeuses », « mobilisées » par le gouverneur de Paris, aiment à se considérer comme de vrais soldats... et accueillent le visiteur par un salut militaire ! Revêtues d'un « complet » gris-bleu et coiffées d'un bonnet de laine, elles se sont vouées au transport des blessés dans l'intérieur du camp retranché et ont mis un certain nombre d'automobiles à la disposition du service de santé... Que ce soit pour charger un mutilé ou opérer un savant virage, les membres du « Club féminin automobile » repoussent toute aide masculine. Et comme certaines mauvaises langues insinuent que l'exactitude n'est pas le propre du beau sexe, les « chauffeuses » se font un point d'honneur d'arriver juste à l'heure au Val-de-Grâce, à Maison-Blanche ou à Chaptal.

Elles ont déjà transporté 10.000 blessés et rêvent aujourd'hui de « mener en promenade » ceux qui

suivent un long traitement à l'hôpital et que leur faiblesse empêche de sortir.

La Chine est un pays charmant où l'on fait chanter, tout comme dans nos villes d'eaux les plus à la mode.

Il existe, en effet, à Kouang-Tchéou-Wan, concession chinoise qui nous a été cédée à bail pour quatre-vingt-dix-neuf ans, un corps de policiers appelés « pacificateurs », sur les exploits desquels M. Moutet, député du Rhône, vient d'appeler l'attention du ministre des Colonies.

Se souvenant sans doute qu'il n'est de meilleur garde-chasse qu'un ancien braconnier, l'administration les recruterait parmi les auxiliaires de la contrebande de l'opium, interdit, comme on le sait, sur le territoire de la République chinoise. Devenus policiers, les ex-contrebandiers n'auraient rien de plus pressé que de faire chanter leurs anciens clients chinois sous menace de les dénoncer...

M. Moutet s'étonne qu'il ait été interdit à la presse indochinoise de parler des abus commis par les « pacificateurs ». C'est un brigadier de gendarmerie, avons-nous appris, qui remplit, à Bazas, les fonctions de censeur; serait-ce, en Indochine, un ex-contrebandier ?

Tout arrive...

En janvier dernier, des soldats allemands prisonniers, extrayant du sable du côté de l'Ouvèze, à Sorgues (Vaucluse), mirent à jour quelques ossements. Samedi dernier, près du château d'Oléron, les mêmes Boches découvrirent un véritable cimetière, car le nombre de crânes, de tibias, de sternums et d'autres os est incalculable.

Un craniologue bien connu, après avoir minutieusement examiné ces crânes, fait remonter leur existence à 2.000 ans. Leurs propriétaires ne devaient pas avoir plus de 20 ans, car les dents de sagesse manquent à tous les maxillaires. Ces crânes sont les uns allongés et semés de protubérances, et les autres, plus nombreux, ronds. Auprès d'eux, ont été trouvées une petite bague et une pique. Ces objets, très bien conservés, prouvent bien que ces ossements appartiennent aux fameux Teutons qui, après avoir ravagé la Gaule, vinrent se faire anéantir dans la Provence, à ces endroits mêmes, par le grand capitaine romain Marius.

Chose bizarre, ce sont précisément des Allemands que le hasard semble avoir ironiquement désignés pour mettre à la lumière les ossements de leurs ancêtres !

Dans une vieille et majestueuse maison de province le fils aîné de la famille, classe 15, est arrivé, un vendredi soir, pour ses six jours de permission.

Et tout d'abord, il a dormi. Sur ses yeux encore enfants, malgré qu'ils aient vu tant d'horreurs, le petit marchand de sable a pesé si fort que le lendemain, à midi, le jeune permissionnaire n'était pas encore éveillé.

Mais le dimanche, à neuf heures, la vieille cuisinière, qui a vu naître l'enfant et le traite avec une déférente familiarité, est entrée dans la chambre, portant un chocolat onctueux.

— Monsieur Pierre, c'est-y que vous n'allez pas aller à la messe, aujourd'hui ?

— Si, si, Catherine, je vais me lever.

— C'est-y que vous n'y allez pas, là-bas ?

— J'y vais toutes les fois que je ne suis pas aux tranchées, affirme le jeune homme.

Alors la vieille et simple Catherine, avec un ton de doux reproche, murmure cette phrase dont nous garantissons l'authenticité :

« Oh! monsieur Pierre, c'est-y donc que vous allez aussi aux tranchées le dimanche?... »

De Monte-Carlo. — C'est samedi prochain 26 février qu'aura lieu, sous le haut patronage de S.A.S. le prince Albert et sous la direction de M. Raoul Gunsbourg, l'ouverture de la nouvelle saison d'opéra. Cette première soirée, où les artistes de l'Opéra Impérial de Pétrograd et de Moscou, encadrés par les chœurs de Monte-Carlo, interpréteront le *Démon*, de Rubinstein, sous la direction de l'éminent chef d'orchestre, M. Léon Jehin, sera un « Gala Franco-Russe », au bénéfice des blessés russes.

Pour cette soirée d'art et de bienfaisance patriotique, le prix des places est ainsi fixé : Fauteuils d'orchestre, deux premiers rangs, 100 fr.; fauteuils d'amphithéâtre (premier rang), 50 fr.; toutes les autres places, 20 francs.

Le Veilleur.

Grande offensive ou actions de détail?

C'est un devoir élémentaire et absolu de ne rien révéler sur les intentions de notre commandement. Dès le premier jour de la guerre, chacun de nous a observé scrupuleusement cette consigne sur le seul avis de sa conscience et sans que l'intervention d'aucune autorité ait été nécessaire.

Mais quand c'est l'ennemi qui se livre, en une région déterminée de notre front, à d'ostensibles préparatifs, quand les indices de ses projets ont été signalés par plusieurs informations de presse et font l'objet de toutes les conversations dans nos villes et jusqu'en nos villages, c'est un devoir non moins impérieux de remettre, quand c'est possible, les choses au point, de rassurer une opinion que rien n'inquiète autant qu'un silence concerté et de démontrer avec preuves à l'appui que nous n'avons rien à craindre.

Tel n'a pas été l'avis de la censure, ou plutôt tel n'a pas été l'avis des censeurs à qui incombe la lecture d'Excelsior et d'un autre grand quotidien. A côté d'eux, à la même table, un de leurs collègues laissait passer, à la même heure, dans un troisième journal, un article écrit sur le même sujet, et dans le même esprit. Me sera-t-il permis aujourd'hui de dire, en m'appuyant sur les termes mêmes des récents communiqués, qu'une violente offensive a été prononcée avant-hier au nord de Verdun, et ne nous a pas pris au dépourvu, parce qu'entre autres indications un bombardement intense l'avait précédée?

Cette offensive s'est produite à une douzaine de kilomètres en avant de la place, de part et d'autre du chemin de Vacherauville à Ville-devant-Chaumont, dans une région de collines boisées et coupées de ravins, où il est difficile de régler les tirs de barrage. Aussi l'ennemi est-il parvenu à prendre pied dans notre première tranchée. Il a poussé par endroits jusqu'à la tranchée de doublement, mais n'a pu s'y maintenir et a laissé entre nos mains des prisonniers.

Comme en Artois, comme au sud de la Somme, les Allemands ont remporté là un petit succès qui n'a aucune chance de se développer. Les seules attaques qui menaceraient sérieusement Verdun sont celles qui seraient

lors ce sont les positions françaises qui ont été continuellement consolidées et élargies dans de ce vaste camp retranché.

Une autre attaque a été dirigée en Artois contre nos positions du bois de Givenchy avec des effectifs considérables, et n'a pas, plus que les précédentes, procuré à l'ennemi un avantage décisif. En revanche, c'est une véritable bataille aérienne qu'il a perdue lundi soir. La destruction d'un zeppelin sur le sol français sera pour l'Allemagne une immense déception. On avait tant répété aux Allemands que ces engins étaient invulnérables que cette erreur commençait à s'accréditer même en France. La vérité est que le zeppelin le plus colossal est à la merci d'un obus bien dirigé, mais que le pointage présente quelques difficultés techniques. Ces difficultés peuvent être levées. La preuve est faite, et sera répétée si la leçon n'est pas suffisante.

Jean Villars.

La décision de la Roumanie serait très prochaine

D'après des dépêches de Bucarest, la prise d'Erzeroum déciderait la Roumanie à intervenir prochainement dans la guerre. Dans les sphères officielles favorables à l'Entente, on est convaincu que la Russie concentrera des troupes en Bessarabie afin de permettre à la Roumanie de transférer des troupes à la frontière bulgare, ce qu'elle commence, d'ailleurs, à faire activement. Entre temps, les alliés préparent le transport à Salonique des troupes serbes.

(Le Globe).

Lire page 4 :

Dix-huit mois à Berlin

COMMENT LE ZEPPELIN "L-Z-77" a été abattu

Les combats aériens d'avant-hier se sont soldés — nous l'avons dit — par de retentissantes victoires de nos aviateurs et de nos artilleurs.

Le bilan de la lutte est, en effet, simple à établir : Sept avions allemands ont été abattus; 76 de nos appareils ont survolé les lignes ennemies et tous sont rentrés indemnes; enfin — et ceci toute la France se l'est répété avec orgueil : Un zeppelin a été abattu, son équipage anéanti.

Si l'on songe que, hier encore, de nombreux sceptiques affirmaient « qu'il n'y avait pas de défense possible contre les pirates de l'air » on comprendra la joie avec laquelle Paris — et la France entière — ont appris la destruction du « L-Z-77 », zeppelin de marine nouveau modèle.

Il était environ 8 h. 35 lorsque le dirigeable fut signalé; il avait le vent contre lui et avançait, assez lentement, à une hauteur de 1.800 à 2.000 mètres.

Immédiatement des auto-canonnières cantonnées à Revigny furent envoyées au devant de lui, dans la région de Sainte-Menehould, à Brabant-le-Roi, exactement.

Aperçu bientôt par nos projecteurs, il fut canonné dès qu'on l'eut à bonne portée. Eclairé d'abord par un obus à fusée, qui éclata derrière lui et démasqua sa présence, manqué par un second obus qui passa un peu trop haut, il fut atteint par un obus incendiaire.

Celui-ci, d'après les observations faites de terre, parut le traverser et rester accroché à son flanc droit.

Le feu prit aussitôt dans toute la masse du zeppelin, une lueur rougeâtre s'élevant lentement montrait la nacelle et le corps du ballon.

Il n'y eut pas d'explosion perceptible; la chute du monstre fut lente, on pouvait la suivre à la lumière des morceaux d'enveloppe enflammés qui se détachaient de la masse.

Le zeppelin toucha le sol près de Brabant-le-Roi, à dix-huit kilomètres au nord-ouest de Bar-le-Duc. Immédiatement, les bombes qu'il portait firent explosion, avec un vacarme effroyable.

De tous côtés, alors, on se précipita et, bientôt,

malgré la boue, les champs voisins furent envahis par une foule enthousiaste.

Du zeppelin il ne restait plus qu'une masse de débris informes, amas de haubans d'acier, tordus et déchiétés.

De son équipage on ne releva que 22 cadavres, nus et carbonisés, les membres rompus, les os brisés.

L'exemple fait devait, sans tarder, être profitable. On apprenait en effet qu'à une quinzaine de kilomètres du dirigeable anéanti un second zeppelin s'avancait.

Du haut des airs, ce nouvel aéronef fut sans aucun doute témoin de la perte de son chef de file. Et, dès lors, il n'insista pas. Il fit demi-tour et regagna son hangar.

Les aviateurs, eux aussi, ont été à l'honneur

Si l'Allemagne est fière de ses zeppelins, si elle les croyait invulnérables, elle ne plaçait pas moins de confiance en ses nouveaux avions, les Fokkers.

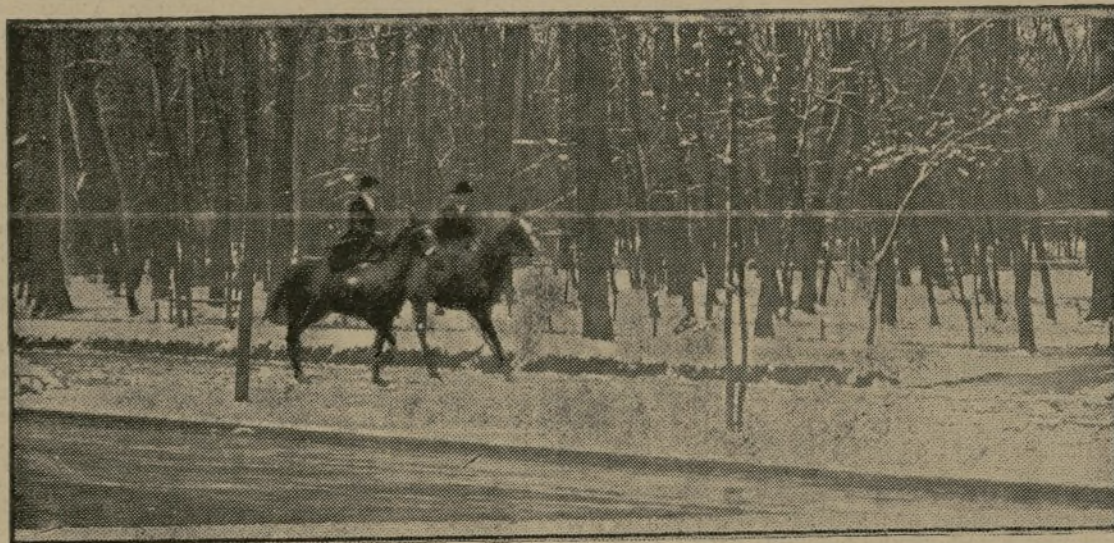
Les Fokkers, cependant, n'ont pas eu plus de chance que le zeppelin.

Près d'Altkirch, à Tagsdorf, 15 cartouches d'un de nos avions ont suffi à en faire tomber un; on sait par le communiqué d'hier qu'un albatros a été abattu près d'Epinal, un autre aéroplane dans la région de Bures, deux autres encore dans la région de Vigneulles-les-Hattonchâtel; un sixième près de Civry-en-Argonne, et un septième dans la même région. Deux aviateurs ennemis ont été faits prisonniers; deux autres ont été tués.

Parallèlement à ces actions de défense, nos aviateurs se livraient à des attaques; 17 appareils bombardaient de 66 obus le champ d'aviation d'Habsheim, près de Mulhouse, et la gare de cette dernière ville; 28 appareils bombardaient une fabrique de munitions à Pagny-sur-Moselle, et cinq autres des dépôts de munitions près de Dieuze. En même temps encore, 26 avions anglais attaquaient les dépôts de Don et y faisaient des dégâts importants.

Allons, nous n'avons pas encore perdu la maîtrise de l'air!

LA NEIGE A PARIS



vue prise hier matin au bois de Boulogne

L'Allemagne ne brouillera pas la Grèce avec l'Italie

La manœuvre allemande que nous dénoncions hier, et dont l'objet était de brouiller la Grèce avec l'Italie, a pitoyablement échoué. Les calomnies répandues par les feuilles germanophiles d'Athènes n'ont pas résisté à un échange de conversations franches, à Rome et en Grèce même. M. Coromilas, ministre de Grèce en Italie, s'est entretenu avec M. Sonnino, tandis qu'à Athènes une entrevue analogue avait lieu entre M. Bordari, ministre italien, et le ministre des Affaires étrangères : tout est éclairci.

Les intéressés n'ont pas eu de peine à découvrir comment était né l'incident : M. Sokolis, qui a posé devant le Parlement grec la question relative au débarquement de cinquante gendarmes italiens à Corfou, est député de cette île où l'on sait quelles intrigues, nullement pacifistes! avaient nouées les Allemands. Son intervention est négligeable; elle ne ralentira pas le mouvement de sympathie qui rapproche en ce moment la Grèce de toutes les puissances de l'Entente. — L. B.

SAINT-CYR SUR LE FRONT

Un cours sous la mitraille

Un de mes jeunes amis, candidat à l'Ecole militaire de Saint-Cyr en 1914 et incorporé depuis dans un régiment de ligne, est à Paris en permission.

Je lui demandai comment était appliquée la circulaire ministérielle prescrivant, ainsi que nous l'avons annoncé, que les cours de l'Ecole de Saint-Cyr devaient avoir lieu sur le front.

Le jeune aspirant, à cette question, se mit à rire et me dit :

— Je ne vous affirmerai pas que ces cours soient chez nous très réguliers, très suivis, mais leur qualité supplée à leur quantité; voulez-vous que je vous raconte le dernier auquel j'ai assisté? C'était il y a une quinzaine de jours, en Artois, lors de ces attaques localisées et très violentes que les Allemands ont tentées dans la région de Vimy et de Neuville-Saint-Vaast. Nous avons perdu quelques tranchées, puis nous les avons reprises, enfin on a pu se dégager et on s'est amusé. Un matin, je reçois l'ordre d'aller avec ma section relever des cama-

rades qui occupaient une ligne de tranchées tout récemment conquise. J'avais pour sergent un élève officier comme moi mais un bleu de la classe 15. Au cantonnement, nous étions occupés tous les deux à étudier sur la carte le terrain qui nous intéressait, quand, soudain, surgit devant nous un commandant très calé, mais rude soldat aussi, qui nous dit :

— Mes amis, ne vous fiez pas à cette carte : elle est fautive.

— Ah ?

— Et je compte justement sur vous pour la rectifier.

— Sur nous, mon commandant ?

— Mais oui... Il s'agit de vous faire un cours de topographie sur le terrain, je saisis l'occasion... Vous me rapporterez à votre retour des tranchées un topo du terrain compris entre tel point et tel autre. Est-ce compris ?

— Oui, mon commandant.

Une heure après, nous partions, un peu inquiets, non pas des balles qui devaient nous accueillir dans une certaine zone, particulièrement dangereuse et bien connue de nos troupiers, mais inquiets surtout de ce satané « topo » qu'il fallait établir. Je dois l'avouer : si, depuis le commencement de la guerre, j'ai acquis de l'entraînement, une certaine expérience, si je suis enfin devenu un bon soldat, j'ai quelque peu oublié la théorie, les maths, les topos et les cosinus.

Tout en marchant avec mon ami le sergent, à la tête de nos hommes, nous cherchions à nous remémorer tout cela, mais il y avait des trous, Oh ! oui, il y en avait des trous !

Nous n'eûmes pas beaucoup de loisir de les combler les trous car, à trois kilomètres à peine, nous entrâmes dans la zone dangereuse. C'était un grand plateau, absolument dénudé, qu'il nous fallait traverser pour atteindre l'entrée d'un boyau qui devait nous donner accès aux tranchées.

Couchés à plat-ventre sur la crête, nous attendions la nuit pour avancer et nous observions le terrain, cherchant les endroits relativement abrités par lesquels nous pourrions faire défilier nos hommes, quand, soudain, le bruit d'un aéro se fit entendre, au-dessus de nos têtes.

Zut ! nous étions repérés... Bonnes conditions vraiment pour opérer une triangulation ; les balles pleuvaient, sifflaient que c'était un plaisir et, tout à l'heure, ce seraient sûrement les obus qui entreraient dans la danse.

Tandis que nous nous communiquions, mon camarade et moi, ces réflexions peu encourageantes, j'entendis, soudain, à côté de moi, une voix très calme, qui me disait :

— Aspirant X..., avez-vous choisi vos points pour déterminer le canevas polygonal de votre topo ?

C'était notre diable de commandant qui, tranquille comme s'il était dans une salle d'études, nous désignait, debout sur la crête, un tronç d'arbre, un pan de mur écroulé et continuait :

— Une fois ces points indiqués sur le papier, vous les réunissez par des droites et il ne vous restera plus qu'à mesurer les côtés et les angles du polygone ainsi formé.

— Certes, mon commandant, mais auparavant il s'agit d'avancer.

— Indiquez vos points d'abord sur le papier.

Je le lui indique tant bien que mal et voilà ce diable d'homme qui commence un véritable cours sur la façon dont un plan doit être éclairé, la lumière zénithale et l'intensité lumineuse qui varie proportionnellement au cosinus de l'angle d'inclinaison.

Nous écoutions, certes, mais avec quelque distraction, d'autant que pendant cette leçon la nuit était tout à fait venue. Soudain, Psst !... C'est une fusée éclairante qui interrompt le professeur et voilà les obus qui commencent à rappliquer comme nous le prévoyions. Alors le commandant s'arrête et nous dit de sa voix tranquille :

— Maintenant, allez, mes enfants et n'oubliez pas que lorsqu'on manque de tachéomètre on évalue l'angle d'horizon avec des moyens de fortune.

Ah ! certes, nous en étions aux moyens de fortune ! Nous partons par un, par deux et nous franchissons en courant la zone dangereuse qui nous sépare du boyau.

Arrivés là, on se compte : il manque trois hommes. Bah ! ils rejoindront peut-être, occupons-nous du topo puisque le commandant y tient. Je tire mon papier pour y indiquer la distance que j'avais évaluée, en comptant mes pas, mais, au moment où j'allais l'inscrire tant bien que mal, voilà un obus qui vient écorner l'arête du boyau, à trois mètres de nous, et nous enterre aux trois quarts mon camarade et moi.

Nous nous dégageons et nous arrivons enfin à la tranchée où les copains nous reçoivent avec des cris de joie.

Quelle fut notre stupéfaction en y trouvant notre commandant-professeur qui nous aborda tenant à la main un morceau de papier et un crayon. Il nous entraîna auprès d'un falot et me dit :

— Mon ami, j'avais raison, voyez, la carte était fautive ; je trouve au moins 500 mètres de différence dans l'intégrale.

Jules Chancel.

Dix-huit mois à Berlin

SOUVENIRS D'UNE FRANÇAISE

VII

Le kaiser a toujours l'affection de son peuple, mais il n'a plus son admiration



Cette carte postale, sur laquelle on voit réunie toute la famille impériale, obtient le plus grand succès en Allemagne

La dernière fois que j'ai vu le kaiser, c'était en juillet dernier ; ce n'est donc pas très récent, et depuis cette date, les soucis et la maladie ont dû modifier plus encore son aspect physique. A cette époque, pourtant, après un an de guerre, je l'avais déjà trouvé très changé et terriblement vieilli. Il passait dans Bismarckstrasse, en auto, accompagné d'un officier. Il portait le casque à pointe avec le manchon, tel que l'exige la tenue de campagne, et un uniforme sombre, sans décorations. Sa moustache était presque blanche, et son teint terne. Des rides profondes creusaient sa figure, et les coins de sa bouche, abaissés, disaient une sorte de dégoût et de lassitude.

Aussi ne fus-je pas étonnée, au mois de décembre, lorsque le bruit courut que l'empereur était très malade. Malgré les démentis et les atténuations des communiqués à la presse, il est certain qu'à cette époque la vie de Guillaume II était en danger. Quant à la nature même de cette maladie, elle est restée assez mystérieuse. Je crois, cependant, pouvoir affirmer qu'il ne s'agissait pas d'un cancer, mais d'une affection plus générale, celle-là même à qui est due la suppuration constante des oreilles, dont souffre le kaiser. C'est à cause de ce mal et dans l'espoir que l'air salin pourrait l'atténuer, qu'en temps de paix Guillaume II, sur le conseil des médecins, faisait tant de voyages sur mer. Quoi qu'il en soit, lors de la maladie dont nous parlons, le professeur Jansen aurait, dit-on, à Berlin, proposé au kaiser une opération destinée à guérir au moins le mal d'oreilles. Mais la non-réussite pouvait entraîner la mort du patient ; l'empereur refusa et se rétablit à peu près.

La consternation fut grande à Berlin, lorsque l'on sut, en dépit des précautions, que le kaiser était en danger. Les Allemands, en effet, aiment profondément leur empereur et, depuis la guerre, n'ont point cessé de l'aimer. Cependant, leur sentiment à son égard, s'il est resté très vif, s'est sensiblement modifié. Si l'affection n'a point diminué, l'admiration s'en est allée. Guillaume II n'est plus, pour eux, le surhomme qu'on ne saurait se permettre de juger.

J'ai déjà cité, je crois, ce mot des Berlinoises, à propos d'une offensive annoncée : « Pourvu que le kaiser ne s'en mêle pas ! » Il dénote un certain manque de confiance, de même que dénote un assez grave manque de respect cette façon de parler des gens du peuple qui, pour exprimer que l'empereur est dans sa capitale, disent simplement : « Le manchot est à Berlin ». Ainsi, le demi-dieu de naguère apparaît maintenant comme un homme pour qui la nature n'a pas plus d'égards que pour un autre !

Mais ce qui s'est complètement transformé, ce sont les sentiments des Berlinoises à l'égard du kronprinz. Celui-ci, au début de la guerre, jouissait d'une grande popularité. On comptait beaucoup sur lui pour remporter d'éclatantes victoires sur les troupes de la grande Allemagne. On sut que les meilleures troupes lui fu-

rent confiées, pour faciliter sa tâche. La déception fut amère et la désaffection immédiate.

Aujourd'hui, on affecte de l'ignorer, on ne parle plus de lui. Lorsque le bruit a couru qu'il était fait prisonnier, Berlin éprouva plus de honte que de chagrin. Et puis, quand la nouvelle fut reconnue fautive, on sourit et on murmura : « Aucun des fils du kaiser n'est en danger ».

Pourtant, on apprit un jour que l'un de ses fils, le prince Joachim, avait été blessé ; on affirma qu'il s'était conduit en héros et l'on se réjouit. Mais l'on sut, peu de jours après, qu'il s'agissait seulement d'un accident d'auto, et, de nouveau, l'on sourit. On sourit encore lorsqu'on fait remarquer que tous les fils de Guillaume II sont décorés de la croix de fer et l'on dit qu'ils n'ont pas eu de mal à la gagner.

Si l'on n'aime pas le kronprinz, c'est aussi parce qu'on le considère comme un viveur et que l'on plaint sincèrement la pauvre kronprinzessin de ses malheurs de ménage. Cette princesse, d'ailleurs, est extrêmement simple et très sympathique. Je l'ai vue, il y a très peu de temps, dans le métro ; elle lisait un journal, la tête baissée, et deux officiers étaient debout non loin d'elle qu'elle ne suivait, sans affectation, lorsqu'elle est descendue. Son élégance était sobre, ce qui est très rare à Berlin. Elle portait peu de bijoux, mais ceux qu'elle avait étaient très beaux. Il est assez fréquent de la voir ainsi dans le métro ou en tramway. Elle veut montrer qu'elle aussi sait se priver d'automobile et faire des économies, afin d'en donner l'exemple à la bourgeoisie de Berlin.

Mais la popularité du kronprinz ne s'accroît pas pour cela. Elle est infiniment moins grande, par exemple, que celle du prince héritier de Bavière, qui a prouvé qu'il était un soldat d'une certaine valeur. Mais on aurait tort de tirer de cette comparaison des conclusions exagérées. Le kronprinz est un Prussien et cette seule qualité suffit pour compenser toutes celles qui lui manquent ; le fait de n'être que Bavaise, si je puis ainsi m'exprimer, constitue, au contraire, une infériorité manifeste.

Quant aux démêlés du kronprinz avec son père, ils remontent au temps de paix. On n'a pas oublié l'exil du fils à Dantzig, et on a attribué à Berlin, la colère du père à un accès de jalousie. On racontait tout bas qu'il y avait entre les deux hommes une rivalité...

Ces démêlés se sont renouvelés depuis la guerre, mais pour des motifs plus graves. Le kronprinz n'en ferait qu'à sa tête et refuserait même d'exécuter des ordres formels donnés par l'empereur. Or, les deux hommes sont aussi volontaires que l'autre, et il en résulte des conflits sans cesse renaissants. Il y a eu des froissements, des broutilles, puis des réconciliations. Mais les froissements renaîtront toujours, tant que le père et le fils chercheront mutuellement à s'attribuer l'un à l'autre la responsabilité de leurs échecs.

(A suivre).

Mathilde Dumant.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mardi 22 Février (569^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Artois, à la suite du violent bombardement signalé hier en fin de journée, l'ennemi a effectué une forte attaque sur nos positions du Bois de Givenchy. Il a pu pénétrer dans nos tranchées de première ligne, complètement bouleversées sur un front de huit cents mètres environ, et, en plusieurs points, dans notre tranchée de doublement dont, à la suite d'une contre-attaque de notre part, il n'occupe plus que quelques éléments. L'ennemi, dont l'effectif peut être évalué à sept bataillons, a subi des pertes considérables du fait de nos tirs de barrage et de nos feux d'infanterie et de mitrailleuses.

Au sud-est de Roelincourt, l'ennemi a fait sauter une mine dont nous avons occupé l'entonnoir.

Continuation de l'activité d'artillerie dans la région de Verdun. Les Allemands ont attaqué hier, en fin de journée, nos positions à l'est de Brabant-sur-Meuse, entre le bois d'Haumont et Herbebois. Ils ont pris pied dans quelques éléments de tranchées avancées et poussé par endroits jusqu'aux tranchées de doublement. Nos contre-attaques les ont rejetés de ces dernières. Nous avons fait une cinquantaine de prisonniers.

A l'est de Seppois, deux attaques allemandes ont été repoussées.

Activité assez grande de l'artillerie sur le front Chapelotte-Ban-de-Sapt.

LA GUERRE AERIENNE

Un zeppelin a survolé Lunéville dans la soirée d'hier et a jeté quelques bombes qui n'ont causé que des dégâts matériels peu importants. Poursuivi par nos avions, il s'est dirigé vers Metz.

VINGT-TROIS HEURES. — En Belgique, bombardement des tranchées ennemies à l'est de Boesinghe.

En Artois, la chute abondante de la neige a empêché toute activité offensive.

En Champagne, nous avons effectué des tirs de destruction sur les ouvrages ennemis à l'ouest de Navarin.

Dans la région au nord de Verdun, après un violent bombardement sur les deux rives de la Meuse, les Allemands ont dirigé au cours de la journée une série d'actions d'infanterie extrêmement vives sur notre front entre Brabant-sur-Meuse et Herbebois. Toutes les attaques menées contre Brabant et Herbebois ont été repoussées. Entre ces deux points, et au prix de pertes considérables, l'ennemi a pu occuper le bois d'Haumont et le saillant que forme notre ligne au nord de Beaumont.

Au nord-ouest de Fromezey, nos tirs de barrage ont empêché une attaque en préparation de se déclancher.

Assez grande activité des deux artilleries dans la région du Ban de Sapt et à l'ouest d'Altkirch.

Les Italiens occupent le mont Collo

ROME. — (Commandement suprême) :

Dans la vallée de Sugana, par une action offensive méthodique, nos troupes ont conquis la zone montagneuse du Collo, entre les torrents de Larganza et du Ceggio ; l'attaque avait commencé à l'aube du 9 février.

Au milieu d'un brouillard et environnés de neiges épaisses, nos détachements d'infanterie alpine et de volontaires éclaireurs, ont atteint le sommet du Collo et les hauteurs voisines d'où ils ont chassé les groupes ennemis qui les occupaient. Des positions de Frawort, du Monte Eola et du Conelle, l'artillerie ennemie a ouvert un feu violent mais elle a été contrebalancée efficacement par notre artillerie.

Les contre-attaques successives des Autrichiens, appuyées par le feu de l'artillerie, ont toutes été repoussées.

Dans la nuit du 19 février, par un nouveau bond, nos troupes ont étendu encore leur occupation à l'ouest, vers Sella di Monte Colà.

Les nouvelles positions sont désormais solidement renforcées ; elles protègent le bassin de Borgo et le pays de Torcegno, Ronchi et Roncegno sont occupés par nous.

MM. Sembat et Painlevé à Londres

LONDRES. — MM. Sembat et Painlevé, ministres français, ainsi que plusieurs personnalités politiques, sont arrivés à Londres hier soir. M. Painlevé a rendu visite à lord Kitchener.

DERNIÈRE HEURE

Le tsar Nicolas II acclamé par la Douma

PÉTROGRAD. — Cet après-midi, le tsar est arrivé à la Douma accompagné par le grand-duc Michel Alexandrovitch, le ministre de la cour et sa suite.

Nicolas II a été reçu à l'entrée par le président de la Douma, le bureau et tous les députés qui ont acclamé l'empereur de leurs hurrahs enthousiastes.

Après le service religieux, le tsar a adressé aux députés des paroles gracieuses auxquelles le président a répondu par un discours patriotique, suivi de l'hymne national.

Le tsar s'est entretenu avec les ambassadeurs des pays alliés, puis il s'est rendu dans la salle des séances où les hurrahs et l'hymne national ont éclaté de nouveau.

L'empereur, avant de se retirer, a apposé sa signature sur le livre d'or de la Douma ; il est sorti acclamé.

M. Sazonoff expose la situation extérieure

PÉTROGRAD. — M. Sazonoff, ministre des Affaires étrangères, a prononcé un important discours, dans lequel il a exposé l'ensemble de la situation politique.

La lutte continue, a-t-il déclaré, lutte telle qu'il n'en fut jamais, lutte mondiale ; moins que jamais il n'est possible d'en prévoir la fin, mais je peux déclarer que, comme par le passé, le gouvernement impérial reste inébranlable dans la résolution de continuer la lutte pour vaincre l'ennemi ; c'était et c'est la résolution du peuple russe, comme celle de nos fidèles alliés.

Le gage de succès est l'étroite union des Alliés, la complète coordination de leurs efforts ; elle était difficile à réaliser, cette coordination, à cause de la distance séparant la Russie de ses alliés occidentaux ; pourtant les mesures prises pour y arriver. Nos représentants, qui ont reçu les pouvoirs nécessaires, prennent une part active à la discussion de toutes les questions débattues par les Alliés dans les conférences qui ont lieu en France et en Angleterre. Outre ces conférences politiques ou militaires, les Alliés ont voulu réunir leurs représentants pour discuter les mesures à prendre pour assurer leur union dans le domaine économique. L'importance du problème est évidente. En effet, si l'union est indispensable aux Alliés pour assurer le succès en temps de guerre, non moins est nécessaire cette union pour garantir, quand la paix reviendra, leur avenir à tous.

Ayant ensuite rendu hommage au « talent » et à l'« énergie » que le peuple français a déployés pour préparer la victoire, et déclaré que « le sang versé pour la cause commune rend indissolubles les liens unissant les deux pays », M. Sazonoff a poursuivi :

Je suis heureux de remarquer encore une fois que les malentendus du jadis, qui ont longtemps plané sur nos relations avec l'Angleterre sont définitivement dissipés et ont disparu dès qu'ils ont été considérés de près, d'un regard clair, comme disparaissent les visions nocturnes aux premières lueurs du jour. En ce moment de danger pour tous, notre collaboration de travail en commun hâtera encore ce revirement et établira solidement, je l'espère, les fondements sur lesquels se développeront nos bonnes relations.

Puis, rappelant que l'Italie et le Japon ont adhéré à l'accord mémorable du 5 septembre », le ministre des Affaires étrangères a hautement démenti « les bruits absurdes de paix séparée », déploré la situation tragique de la Pologne occupée temporairement par l'ennemi, exprimé les sentiments « d'amitié sincère que la Russie éprouve à l'égard des neutres, en particulier de ses voisins scandinaves, avec lesquels elle ne peut avoir aucune rivalité, son histoire ne l'attirant pas vers ces rivages, attendu que « c'est dans une toute autre direction qu'elle doit obtenir un débouché vers la mer libre ».

La Roumanie, a-t-il ajouté, a continué à maintenir l'état de neutralité qu'elle a choisi. Les puissances de l'Entente s'accommodent de cette situation, persuadées qu'elle sont que la Roumanie ne trahira pas ses propres intérêts et, que quand l'heure sonnera, elle saura réaliser l'unité nationale au prix de son propre sang.

Ce remarquable exposé du ministre des Affaires étrangères a été longuement applaudi.

Le roi de Grèce se déclare très satisfait de son entrevue avec le général Sarrail

NEW-YORK. — On mande d'Athènes à l'Associated Press que l'entretien du général Sarrail avec le roi a duré une heure. Le roi a dit au correspondant de l'Associated Press qu'il était enchanté du résultat de cette entrevue, laquelle était un premier pas en vue de faire disparaître les différends entre la Grèce et l'Entente et d'atténuer les causes de friction. Le roi a ajouté avoir déclaré au général Sarrail, comme précédemment à lord Kitchener et à M. Denys Cochin, que les puissances de l'Entente ne lui ont rien offert de plus qu'une action hostile de l'armée grecque.

Tous les moyens sont bons aux pirates allemands

MARSEILLE. — La direction de la Compagnie des Messageries Maritimes a été ce matin informée officiellement que le vapeur *Memphis* avait été torpillé par un sous-marin ennemi ; il a été impossible d'avoir aucun renseignement sur la façon dont ce paquebot avait été torpillé ; mais, au bureau de la marine, on déclare que ce torpillage a fait cinq victimes : trois chauffeurs et deux sous-officiers annamites.

Le *Memphis*, qui porte une énorme brèche à bâbord occasionnée par le passage et l'explosion de la torpille, est à moitié englouti sous la mer et son renflouement est considéré comme impossible.

Après la torpille, la machine infernale

RIO-DE-JANEIRO. — Les journaux annoncent que le vapeur anglais *Tennyson*, de la Lamport and Holt Line, allant de Rio-de-La-Plata à New-York, est entré dans le port de Maranhao avec de graves avaries causées par une explosion dans les soutes. Cet accident, qui s'est produit dans la matinée du 18 février, est attribué, par les uns, à une machine infernale, par les autres, à un projectile lancé par un navire allemand.

Trois hommes sont morts, un Anglais, un Hollandais et un Américain, que l'on suppose appartenir à l'équipage.

Après des réparations sommaires à Maranhao, le *Tennyson* entrera dans les docks de Belem (Etat de Grao-Para, Brésil).

Comment opérait le corsaire "Mœve"

LONDRES. — De la Morning Post :

Les équipages et officiers de sept vapeurs (*Ap-pam*, *Author*, *Trader*, de Liverpool, *Ariadne*, de Londres, *Corbridge* et *Farringford*, de Cardiff, *Dromenby*, de West-Hartlepool) coulés ou capturés dans l'Atlantique, par le corsaire allemand *Mœve*, sont arrivés, samedi, à Liverpool, sur le transatlantique *Baltic*.

Le *Mœve*, d'après le rapport des équipages anglais capturés, avait l'apparence d'un navire marchand pour le transport des fruits ; il jaugeait entre 2.000 et 3.000 tonneaux ; le pavillon suédois était peint sur la coque. Lorsqu'on l'aperçut, il arborait l'insigne rouge ; dans plusieurs cas, il hissa des signaux de détresse pour inviter le navire en vue à s'approcher, afin de venir à son aide. L'agent des vivres du *Corbridge* dit que le *Mœve* était en bois et que s'il avait reçu des obus de croiseur anglais, il aurait brûlé comme une allumette. Parmi l'équipage du *Corbridge* se trouvaient des matelots étrangers ; une partie de ces hommes passèrent à l'ennemi, qui les engagea à des salaires élevés entre 250 et 500 francs par mois.

COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE

Notre artillerie a bombardé aujourd'hui les tranchées ennemies à l'est de Maricourt et aux environs d'Ouvillers.

L'artillerie ennemie a bombardé nos tranchées au sud-ouest de Fricourt.

La nuit dernière, l'ennemi a fait sauter une mine à l'est de Givenchy. Nous n'avons eu aucune perte.

Ce matin, nous avons fait exploser une mine près de la redoute Hohenzollern. Nos troupes ont occupé le premier sommet du cratère.

Les mortiers de tranchées des deux côtés ont été actifs aujourd'hui à la fosse 8.

Poperinghe a été bombardé la nuit dernière.

Notre artillerie a bombardé aujourd'hui les tranchées ennemies entre Ypres et le canal de Comines.

L'artillerie ennemie a bombardé les positions de nos batteries au sud-ouest d'Ypres. Elle a fait usage de beaucoup d'obus lacrymogènes.

L'ennemi a établi un barrage au sud-ouest du Étang de Zillepeke.

Nos tranchées entre la route de Pilsen et le canal de l'Yser ont été violemment bombardées ce matin et cet après-midi et ont beaucoup souffert.

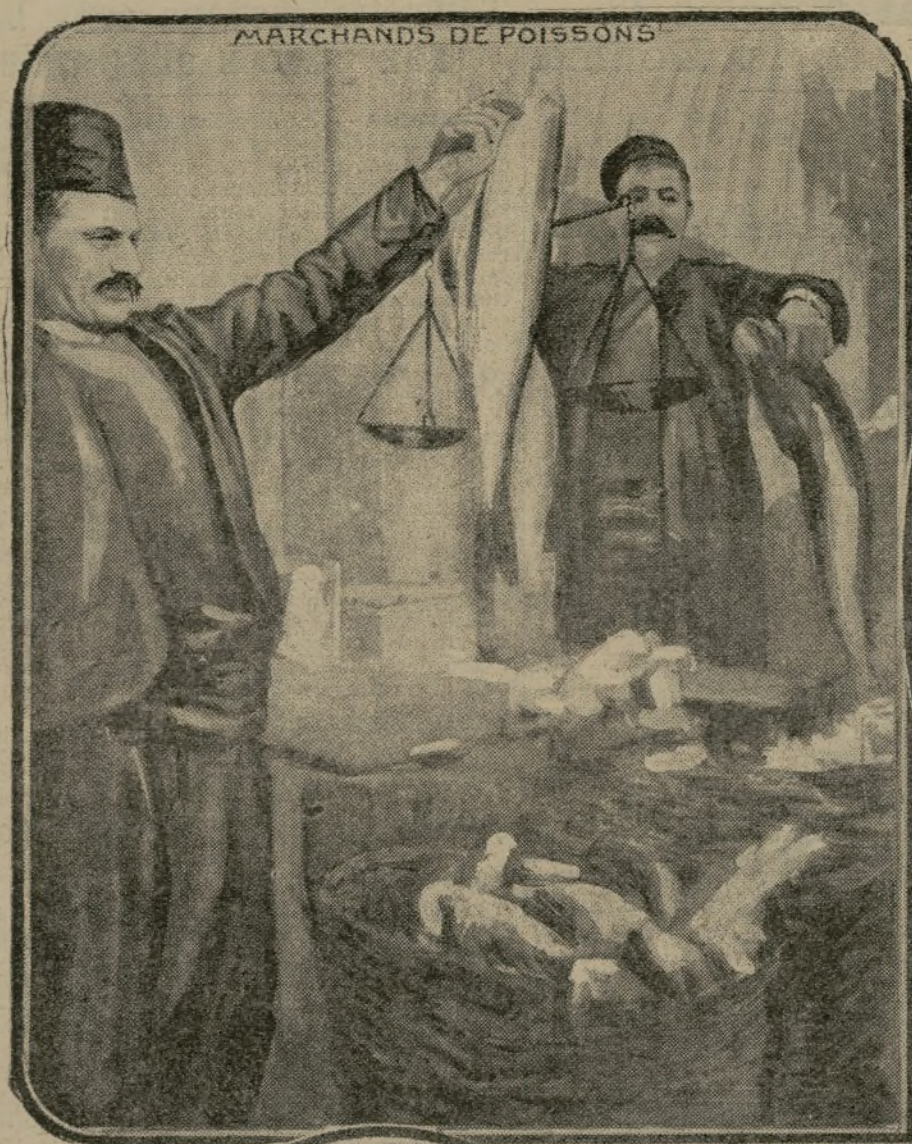
Le front sur le canal de l'Yser, à mille yards au sud d'Ypres et du chemin de fer de Thourout a été rompu par le feu de l'artillerie.

Ce matin, de bonne heure, un aéroplane ennemi a jeté trois bombes sur Dunkerque ; trois civils ont été tués.

Le nouveau commandement du général Smuts

DURBAN (Natal). — Le général Smuts est parti à bord d'un transport le 12 février, pour l'Est-Africain, où il prendra le commandement des forces britanniques.

QUELQUES TYPES PITTORESQUES A SALONIQUE



La vie à Salonique n'est pas exclusivement de préparation guerrière. Si, aux premiers temps, les objectifs des appareils photographiques n'ont été braqués que sur des troupes et des canons, aujourd'hui, en attendant les entreprises des Allemands et des Bulgares, on photographie des types pittoresques, dont certains feraient le bonheur des peintres.

UN GRAND-DUC RUSSE EN MISSION MILITAIRE AU JAPON



LES TROUPES MASSEES AVANT LA REVUE



DES PETITS JAPONAIS ACCLAMENT L'ENVOYÉ DU TZAR



LE G^d DUC ASSISTE A UN SERVICE RELIGIEUX



L'ARRIVÉE DU G^d DUC GEORGES MIKHAILOVITCH (x)

Le grand-duc Georges Mikhaïlowitch, envoyé en mission militaire au Japon comme représentant du tsar, a été solennellement reçu dans l'empire du mikado. Sa présence a motivé des fêtes militaires qui, pour la plupart, eurent lieu à Tokio. C'est la première fois, depuis son couronnement, que l'empereur du Japon reçoit officiellement un visiteur venu de l'étranger.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LE MASQUE

Dans le tea-room où nous nous étions installés, les femmes, nombreuses, affichaient des toilettes d'une élégance imprévue, échangeaient des propos, non de guerre, mais de mode, ou des réflexions enjouées, souriaient avec coquetterie, témoignaient d'un appétit sans vergogne et frémissaient allègrement, comme des oiseaux dans une volière. Dans ce milieu tiède, odorant de fines pâtisseries, l'électricité elle-même semblait joyeuse, il ne pouvait éclore que des idées légères que n'alourdissait point la préoccupation de l'actualité.

— Je devine votre pensée, fit mon compagnon, homme d'âge, et qu'une vie fertile en déceptions de toutes sortes inclinait paradoxalement vers la bienveillance. Tant d'insouciance apparente vous scandalise. Vous admettez bien que toute cette élite parfumée vienne se restaurer ici — nous en faisons autant après tout — mais vous souhaiteriez des attitudes plus discrètes, des propos plus sérieux, en somme une tenue de circonstance. Pour ma part, je suis plus indulgent. Je ne vois pas pourquoi une heure de détente dans l'obsédante préoccupation actuelle, serait blâmable. Elle signifie la confiance dans la victoire certaine; et puis, selon moi, l'illusion de vivre un instant dans l'insouciance de naguère — ou jadis — est salutaire pour beaucoup de nos inemployés, qui après tout, ne peuvent rien au cours des événements. Non que je préconise l'indifférence ou l'égoïsme, comprenez-moi bien. Mais, au fait, croyez-vous que cette frivolité soit sincère? Peut-être babille-t-on pour s'étourdir, pour chasser la hantise du souci constant, sourit-on pour montrer du courage, et cet enjouement factice n'est-il qu'un masque qu'on ôte en rentrant chez soi? Je puis vous raconter une petite histoire à l'appui de mon dire.

J'ai une amie d'enfance — elle est ma parente, d'un peu loin — ce qui m'autorise à l'appeler de son petit nom : Marguerite. Beaucoup plus âgée qu'elle, j'ai pu observer les diverses phases de son développement, et constater, sous des apparences futiles, une belle intelligence et un grand cœur. Ah! par exemple, elle adorait la vie mondaine, et rien ne l'eût détournée de ce qu'elle prétendait, en riant, être ses devoirs sociaux. Au demeurant, épouse parfaite, de conseil sûr, dévouée, mère exquise et profondément aimante. Epouse, elle perdit son mari quelques années avant la guerre, et fut tout à son fils unique, un grand garçon déjà, de dix-huit ans, superbe de santé, magnifique d'espoir.

Ce fils, André, admirait sa mère, était fier de ses succès, et, sitôt la fin du veuvage, exigea qu'elle reprenne sa vie d'auparavant. « Je crois, lui disait-il, que je t'aimerais moins si tu plaisais moins. » Le désir d'André fut une loi pour Marguerite. Etre la jeune mère de son grand fils, se laisser admirer pour sa satisfaction à lui, cela n'est-il pas charmant?

Mais la guerre éclata, et André partit.

J'ai assisté à ce départ. Marguerite était très calme. Elle ne s'attendait pas en embrassant son fils. Elle ne lui dit même pas : « Fais ton devoir. » Elle savait qu'il le ferait. Et ce fut au suprême moment, ce seul mot : « Au revoir, mon unique! »

J'ai assisté à cela. Et c'est moi, vieil homme, qui avais envie de pleurer. Pourtant, la séparation accomplie, Marguerite eut une crise de larmes. Mais s'étant domptée, elle me dit : « Moi aussi, je serai brave. Il m'a recommandé de vivre autant que possible comme par le passé, de me conserver pour lui. Je lui obéirai. »

De fait, Marguerite qui n'avait pas quitté Paris pendant l'exode de 1914, reprit, sitôt qu'il fut possible, ses habitudes mondaines, fréquenta les salons de ses amies, reçut, et souvent venait ici, où un cercle de dames s'était formé, comme nous, hommes, nous nous réunissons au café. C'est ici que je la rencontrais le plus souvent — elle avait sa place dans ce coin où vous voyez en train de discuter chiffons quelques-unes de ses compagnes. Chez elle, je n'allais plus guère, attristé par ses façons. Car jamais elle n'avait été si en beauté ni si en verve. Quand elle paraissait ici, une extraordinaire animation colorait ses joues, ses yeux brillaient, sa conversation étincelait. Positivement, dans ce moment où son entourage subissait son charme, elle oubliait la réalité, redevenait la radieuse Marguerite d'antan, décidée à plaire. Et pourtant... de quelle angoisse n'eût-elle pas dû se sentir torturée? Car son unique, depuis des mois, était porté disparu, après une bataille des plus sanglantes, et, disparu, on sait ce que cela veut dire, je ne pouvais croire à tant d'inconscience. A l'observer, ses gestes me parurent fébriles. Ayant de commander. « Cette femme souffre, atrocement,

me dis-je. Je veux la surprendre dans sa souffrance, je veux m'assurer qu'elle joue héroïquement la comédie. »

Un matin, avec la liberté dont elle m'autorisait, je me présentai chez elle. J'eus tôt fait de m'apercevoir qu'elle avait pleuré. Ce fut elle qui la première me parla d'André. « Je lui écris tous les jours, me dit-elle. Et il sera bien content d'apprendre que sa mère suit ses conseils et se conserve pour lui. »

J'éprouvai quelque stupeur. Elle lui écrivait tous les jours... Marguerite ne savait donc pas?

— Et, hasardai-je, il vous donne de ses nouvelles?

— Non, fit-elle, le regard profond, mais je l'entends qui me parle.

Depuis lors, je retournai souvent chez Marguerite, et, si je remarquais dans ses yeux des traces de larmes, elle ne continuait pas moins de me raconter qu'elle venait encore d'écrire à son fils... Par les domestiques, j'appris que les lettres n'étaient pas envoyées — et où l'auraient-elles été? — mais qu'elles s'accumulaient dans une chiffonnière. « Cela tourne tout à fait à la folie, me dis-je. Un médecin serait nécessaire. »

La famille s'émua. On l'entoura de soins spéciaux, on essaya, je crois — et cela était peut-être cruel — de lui faire comprendre la vérité. Depuis quinze jours, elle n'est plus venue ici, où elle mettait le masque sur son douloureux visage, et... mon ami s'interrompit soudain :

— Mais la voici! s'exclama-t-il, stupéfait.

Une dame, d'aspect jeune encore, d'une distinction remarquable, venait de rejoindre le groupe féminin qui m'avait été désigné tout à l'heure. Elle nous aperçut, se dirigea vers nous, brillante de sourire, saisit la main de mon ami, tendit une carte postale :

— J'ai de ses nouvelles, enfin! fit-elle triomphante. Lisez : il n'est pas mort, il est prisonnier. Parbleu, je le savais bien! Et toutes les lettres, toutes ces lettres que je lui ai écrites, il les lira!

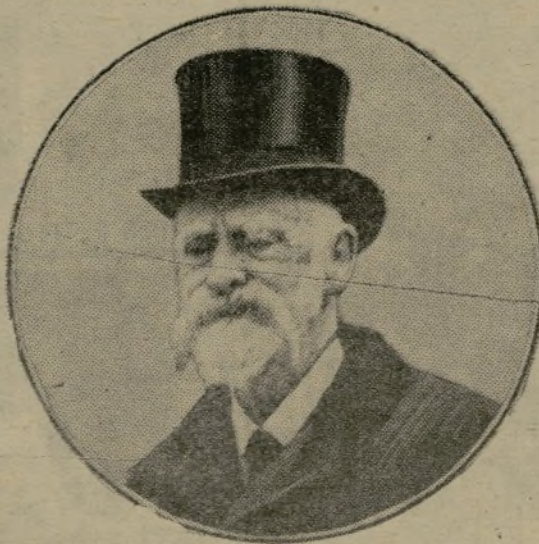
Et brusquement, vaincue par l'émotion, elle fondit en larmes.

Robert Scheffer.

Les parlementaires britanniques à Paris

Les séances du Comité interparlementaire franco-britannique ont commencé hier matin au siège du Comité, 243, boulevard Saint-Germain, sous la présidence de M. Georges Clemenceau, qui a aussitôt donné la parole à lord Bryce.

Dans son discours, le président de la délégation anglaise a défini en termes élevés le caractère de la collaboration des deux Parlements appelés à se bien comprendre et à faire œuvre utile, nonobstant



LORD BRYCE

les différences des formes et des systèmes. L'orateur fit un émouvant éloge de la France héroïque et rendit à chacun des peuples alliés le tribut de respect et d'estime dû à ses souffrances et à sa vaillance.

M. Georges Clemenceau parla ensuite.

Il salua dans la conférence une rencontre historique attendue depuis deux siècles, le symbole d'une union qui devait fatalement être entre le peuple anglais et le peuple français, également attachés à la justice, au droit, à la civilisation. Après une allusion aux beaux travaux de lord Bryce, l'orateur trace un tableau de la dévastation allemande. Il rappelle avec émotion sa visite aux tranchées anglaises, où il a vu les *Tommies* vaillamment à l'œuvre, et il engage les parlementaires britanniques à « aller voir nos poilus ». Ayant terminé son discours, lord Bryce a été reçu à la Chambre par M. Paul Deschanel.

La Chambre vote l'impôt sur les bénéfices de guerre

L'ensemble du projet instituant une contribution extraordinaire sur les bénéfices exceptionnels de guerre a été voté hier à la Chambre par 470 voix contre 1. C'est maintenant au tour du Sénat d'examiner et de résoudre le problème.

Vendredi, la Chambre s'était arrêtée à l'article 12. M. Edouard Andrieu, puis M. Landry, firent ajouter hier à son texte deux dispositions additionnelles. La première indique que la taxe à payer sera majorée de 10 0/0 lorsque le contribuable assujéti n'aura pas fait sa déclaration; la seconde précise qu'en aucun cas les droits ne pourront dépasser la moitié du bénéfice imposable ni le chiffre de la contribution, augmentée des pénalités fiscales, dépasser le montant de ce bénéfice.

Plus loin, à l'article 15, M. Edouard Andrieu fit adopter, d'autre part, une disposition très rigoureuse à l'égard de tout assujéti qui, en employant des manœuvres frauduleuses pour se soustraire en totalité ou en partie à l'établissement de la taxe, aura, par l'emploi de l'une de ces manœuvres, dissimulé ou tenté de dissimuler ses bénéfices. Elle le frappe, en effet, d'un emprisonnement de 3 mois à 2 ans et d'une amende de 500 fr., admettant cependant l'application de la loi de sursis. Comme le gendarme, M. Edouard Andrieu est sans pitié.

A la demande de M. Ribot, ministre des Finances, la Chambre repoussa, par 336 voix contre 72, un article additionnel qui prévoyait qu'à l'avenir et notamment pour la production des fournitures et des munitions de guerre, le système de l'exploitation directe ou de la régie intéressée serait appliqué dans les usines réquisitionnées ou organisées à cet effet. Elle renvoya à la commission de législation civile un texte de M. Tissier, tendant à faire verser à l'Etat les bénéfices réalisés par les usines réquisitionnées appartenant à des nationaux des pays en guerre avec la France, et administrées par des séquestres.

Sur l'ensemble, quelques orateurs prirent la parole.

M. Klotz, président de la commission du budget, exprimant l'espoir que le projet serait rapidement voté par le Sénat, convia ses collègues de tous les partis à sanctionner, par leur vote, la première loi fiscale soumise à la Chambre, depuis la guerre. M. Pasqual réclama l'intervention du gouvernement pour procurer des vêtements à nos prisonniers civils en Allemagne.

M. Ribot, ministre des Finances, vint enfin déclarer que, sans la considérer comme un chef-d'œuvre sans défaut, la loi pouvait soutenir la comparaison avec les lois anglaises et le décret italien sur le même objet. Puis on passa au vote sur l'ensemble dont nous indiquons, plus haut, le résultat.

Séance jeudi.

SOUSCRIPTION ET RENOUELEMENT DES BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE

Le Parlement est saisi du projet de loi portant ouverture des crédits provisoires applicables au deuxième semestre de 1916.

L'exposé des motifs fait ressortir que l'année 1915 s'est achevée dans les conditions les plus satisfaisantes par suite du succès de l'emprunt et de l'empressement patriotique avec lequel le pays a apporté constamment au Trésor la plus forte part de ses épargnes.

Nous devons nous imprégner de l'idée qu'une des conditions de la victoire est de rester maîtres de pouvoir continuer la lutte aussi longtemps qu'il sera nécessaire.

Le public comprend qu'il faut agir en ce sens. Aussi les souscriptions et le renouvellement des Bons de la Défense Nationale à 3 mois, 6 mois et un an de date, se poursuivent-ils très favorablement.

Faut-il rappeler que ces Bons constituent un excellent placement et qu'ils sont à la portée de tous puisque, à côté de coupures de 100 francs, 500 francs, 1.000 francs et multiples, il est possible de trouver dans tous les bureaux de poste des Bons de 5 francs et de 20 francs, ces derniers destinés tout particulièrement à la petite épargne.



FERNET-BRANCA
Spécialité de
FRATELLI BRANCA-MILAN
AMER TONIQUE. APÉRITIF. DIGESTIF
LA MEILLEURE LIQUEUR HYGIÉNIQUE
se prend avec
de l'eau, du café, sirop, siphon, etc.
AGENCE A PARIS, 31, RUE ETIENNE-MARCEL

TRIBUNAUX

Les nihilistes de Pontoise

La chambre des appels correctionnels, présidée par M. de Valles, a rendu hier son arrêt dans l'affaire des nihilistes de Pontoise. Deux des inculpés, Godouovski et Oustinoff, condamnés à trois ans de prison pour fabrication et détention d'explosifs, avaient fait appel du jugement. Après réquisitoire de M. l'avocat général Granié et plaidoiries de M^{rs} Alexandre Zévaès et Thomasini, la cour a confirmé le jugement du tribunal de Pontoise, disant toutefois que Godouovski et Oustinoff seront tenus des dépens des deux procédures suivies, mais seulement pour les trois cinquièmes en ce qui concerne ceux de la procédure de l'autorité militaire. On sait que tout d'abord inculpés d'espionnage, ils avaient, de ce chef, bénéficié d'une ordonnance de non lieu.

Erreur de nationalité

M. Bolorney, né à Paris en 1881, de parents suisses, se considérait, avec juste raison, comme étant de nationalité helvétique. Cependant, quelle ne fut pas sa surprise de se voir arrêter à Rouen en novembre dernier, sous l'inculpation d'insoumission ! Après trois mois de détention préventive, M. Bolorney était traduit devant le conseil de guerre de Rouen, lequel, se déclarant incompétent, renvoya l'inculpé devant le tribunal civil de la Seine pour qu'il fût statué sur la nationalité de M. Bolorney. L'affaire venait hier devant la première chambre du tribunal, où M^{re} Maurice Garçon n'a pas eu de peine à prouver que son client était bel et bien de nationalité suisse.

N'empêche que cette erreur a valu à M. Bolorney un emprisonnement préventif de trois mois.

Nouvelles parlementaires

Le renforcement des cadres

La commission de l'armée a achevé l'examen du texte présenté par M. de Montaigu, rapporteur des propositions de MM. Noulens et Ceccaldi sur le renforcement des cadres.

Elle a adopté ce texte, réservant l'article 2, qui spécifie la catégorie des officiers d'intendance (réserve et active) qui seront reversés. Elle a décidé d'entendre de nouveau le ministre de la guerre avant de statuer sur cet article.

La rééducation professionnelle des mutilés

La commission d'assurance et de prévoyance sociales a adopté les sept premiers articles de l'avant-projet rapporté par M. Frédéric Brunet sur la proposition de loi de M. Rameil concernant la rééducation professionnelle des mutilés.

Pour les pères de familles nombreuses

MM. Albert Crolard, Henry Fougère, Camille Blaisot et tous leurs collègues du groupe de défense des familles nombreuses viennent de déposer une proposition de loi tendant à faire passer dans les plus anciennes classes de la réserve de l'armée territoriale, en tenant compte du nombre des enfants, les pères de famille de l'armée territoriale et de sa réserve appartenant aux services auxiliaires.

Aux termes de cette proposition, ces hommes passeraient dans les classes 1887, 1888, 1889 et 1890, suivant qu'ils seraient :

- Mariés ayant au moins six enfants vivants, ou veufs ayant cinq enfants vivants ;
- Mariés ayant cinq enfants vivants, ou veufs ayant quatre enfants vivants ;
- Mariés ayant quatre enfants vivants, ou veufs ayant trois enfants vivants ;
- Mariés ayant trois enfants vivants, ou veufs ayant deux enfants vivants.

La discussion immédiate a été demandée pour cette proposition qui est renvoyée à l'examen de la commission de l'armée. La commission d'assurance et de prévoyance sociales sera consultée pour avis.

La commission d'assurance et de prévoyance sociales a désigné, d'autre part, une sous-commission composée de MM. Breton, Manger, André Honorat et Frédéric Brunet, pour procéder à une enquête sur les mesures prises en faveur des pères de familles nombreuses depuis le début de la guerre.

NOUVELLES BRÈVES

Tirages financiers. — COMMUNALES 1906. — Le numéro 1.193.717 est remboursé par 200.000 francs, le numéro 826.232 par 25.000 francs. Les numéros suivants sont remboursés par 5.000 francs : 477.913, 351.090, 751.462, 798.694, 244.826, 460.408, 442.037, 826.919.

COMMUNALES 1912. — Le numéro 63.834 est remboursé par 100.000 francs, le numéro 631.811 par 10.000 francs.

Exécution de l'espion Del Pasi. — Hier matin a eu lieu l'exécution du nommé Del Pasi (Mario-Joseph), qui avait été condamné à mort le 5 janvier par le troisième conseil de guerre, pour espionnage.

Le mariage du fils de M. Salandra. — Hier matin, le président du Conseil d'Italie est parti avec sa famille pour Andria dans les Pouilles, où il va assister au mariage de son fils, l'ingénieur Joseph Salandra.

Mort tragique d'un aumônier militaire

LE MANS (Dépêche particulière). — La nuit dernière, M. l'abbé Louis Tessier, aumônier titulaire aux armées, qui revenait du front, a été broyé par un train en gare de Sillé-le-Guillaume.

L'abbé Tessier avait été cité deux fois à l'ordre du jour de l'armée. Décoré de la Légion d'honneur, il avait, en outre, obtenu une médaille de sauvetage pour sa belle conduite lors de la catastrophe de Mamers.

THÉÂTRES

MA TANTE D'HONFLEUR à l'Ambigu

En 1914, Albert Brasseur était parti, l'été venu, pour une tournée avec la pièce de M. Paul Gavault. La guerre arrêta l'excellent comédien ; le voici qui installe à l'Ambigu, d'accord avec MM. Hertz et Coquelin, *Ma Tante d'Honfleur*. C'est une heureuse étape pour ces trois actes, écrits dans une note vaudevillesque très plaisante, très adroite, au cours de laquelle Albert Brasseur déploie sa verve ; Mlle Monna Delza, son charme ; Mlle Juliette Darcourt, sa belle franchise de jeu, et Jean Coquelin, son exubérante bonhomie. N'oublions pas Numès, non plus que Mmes Dastry et Rosa Bruck. L'Ambigu donne *Ma Tante d'Honfleur* les mardi, jeudi, samedi et dimanche soir et dimanche en matinée.

A l'Opéra-Comique. — Demain jeudi, à 1 h. 1/2, matinée au bénéfice de la Fraternelle du Spectacle, la *Vie de bohème* (Miles Vallin Pardo, Tiphaine, MM. Paillard, Azéma, Allard, Vauris) ; le spectacle se terminera par la première représentation de la *Charmante Rosalie*, opérette en un acte, de MM. Pierre Veber et Henri Hirschmann, qui a remporté un véritable succès à la répétition générale donnée vendredi au profit de la Chaumière du Réfugié et qui sera interprétée par Mmes Edmée Favart, Camia et M. Jean Périer. Les prix restent fixés au tarif ordinaire des places.

Samedi soir, à 8 h. 1/4, pour les représentations de Mlle Mary Garden, la *Traviata* (MM. Léon David, Ghasne, Vauris, Azéma, Mlle Tissier) ; au troisième acte, dans le bohémien et dans l'espagnole réglées par Mme Mariquita, exécutées par tout le corps de ballet.

Dimanche 27, matinée à 1 h. 1/2, *Manon* (Mlle Brunet, MM. Paillard, Jean Périer, Allard). A 7 h. 1/2, pour la rentrée de Mlle Marguerite Mérentié, *Carmen* (M. Darmel, M. Henri Albers et Mlle Vautier et Sonia Pavloff).

Jeudi 2 mars, matinée à 1 h. 1/2, le *Juif Polonais* (M. Jean Périer, Mlle Edmée Favart, Brohly, M. de Creus, etc.), *Cavalleria Rusticana*.

Samedi 4 mars, soirée à 8 h. 1/4, la *Tosca*.

A l'Athénée. — Plusieurs artistes devant remplir leurs engagements en mars dans d'autres théâtres, la direction annonce la dernière semaine de l'École des civils. La revue de Rip sera interprétée jusqu'à dimanche soir inclus, à l'exception de vendredi, par tous ses créateurs : Mmes Marguerite Deval, Jane Marais et Spinnelly, MM. Claudius, Paul Ardou, Footitt et Guyon fils.

Au théâtre Sarah-Bernhardt. — Le comité de l'œuvre de la Coordination des Dons volontaires aux Soldats a choisi le *Chemineau* comme spectacle donné à son bénéfice demain jeudi soir 24 courant, en matinée ; le beau drame de M. Jean Richelin, avec sa brillante interprétation : Mmes M. Moreno, Jane Delys, Madeleine Thomas ; MM. Jean Daragon, Chameroy, Villa, Favières, Devalières, etc., etc., est un spectacle qui attire le grand public, qui est certain de passer un après-midi agréable en faisant une bonne action.

MERCREDI 23 FEVRIER

Comédie-Française. — A 8 heures, la *Fontaine de Jouvence*, *Andromaque*.

Opéra-Comique. — Relâche.

Odéon. — A 8 heures, *L'Espionnisme*.

Apollo. — A 8 h. 15, la *Cocarde de Mimi Pinson*.

Athénée. — A 8 h. 1/2, l'École des civils.

Ambigu. — Relâche.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, 1^{re} soirée, *Kit* (Max Dearly).

Capucines (tél. 156-40). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *En franchise* !

revue ; A l'étage au-dessus ! Oh ! pardon !

Châtelet. — A 7 h. 55, les *Exploits d'une petite Française*.

Cluny. — A 8 h. 30, les *Forfaits de Pipermans*, les *Jocristes de l'amour*.

Déjazet. — A 8 heures, les *Fiancés de Rosalie*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Coralie et Cie*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, le *Cyclope* ; la *Maison dans la brume* ; le *Court-Circuit* ; l'Homme qui fut aimé.

Gymnase. — A 8 h. 45, les *Deux Vestales*.

Porte-Saint-Martin. — Relâche.

Théâtre Réjane. — Relâche.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Poilu* ; *Hortense a dit* : « J'm'en f... »

Rennaissance. — A 8 h. 30, la *Puce à l'oreille*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — Relâche.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, les *Mousquetaires au Couvent*.

Variétés. — A 8 h. 30, l'Impromptu du *paquetage*, la *Bonne intention*.

Capucines (tél. 156-40). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *En franchise* !

revue ; A l'étage au-dessus ! Oh ! pardon !

Vauvillie. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ilbrando di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-78). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *Un homme qui déteste les femmes*, avec Polaire et Magnard ; dix vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *Marraines de France* ; *Vie de tranchées* ; *En Artots*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — La *Dame aux Camélias* (Francesca Bertini) ; la *Ville chinoise* (suite des *Mystères*). Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir.

trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, les *Mystères de New-York*.

COURS ET CONFÉRENCES

M. l'abbé Serillanges fit hier une conférence sur « les Leçons divines de la guerre ». Il montra le réveil des qualités vitales de la race et de ce sentiment du divin qu'aucune mauvaise force ne peut abolir. Le divin ne peut que profiter à l'union des cœurs ; ce n'est pas se renier soi-même, c'est au contraire s'agrandir, car si on renie la source commune on renie tout. Et l'éminent prédicateur prouva que Dieu inspire tous les beaux sentiments qui font l'admiration du monde.

La conférence, très goûtée et d'une éloquence émouvante, paraîtra dans le *Journal de l'Université des Annales* (51, rue Saint-Georges).

A l'Université des « Annales », 51, rue Saint-Georges, Paris, aujourd'hui mercredi, 23 février, à 2 h. 1/2, l'Anglais M. Jean Pichon, de l'Académie française, confèrera sur « l'importance de Madrid ».

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. Tittoni, ambassadeur d'Italie, est à Paris depuis hier matin, retour de Nice.

— Le nouvel ambassadeur du Japon en France, S. Exc. M. Kushiyo Matsui, est arrivé hier à Paris, avec les membres de sa famille et les personnes de sa suite.

MARIAGES

— Dans l'intimité vient d'être célébré, au Vésinet, le mariage de M. Paul Thierry, ingénieur de la Compagnie Thomson-Houston, lieutenant au 2^e d'artillerie de montagne, décoré de la croix de guerre avec palmes, fils de l'ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, avec Mlle Alice Schott.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

Du grand artiste peintre, M. Léon Comerre, officier de la Légion d'honneur, décédé à Paris ;

De M. Danelle-Bernardin, sénateur de la Haute-Marne, décédé en son château de Louvemont, âgé de quatre-vingt-dix ans ;

Du comte Henry d'Humières, décédé à Bordeaux ;

De M. Maurice Second, avoué à Versailles, capitaine au 85^e territorial d'infanterie, blessé et fait prisonnier à Maubeuge en septembre 1914, revenu en France comme grand blessé, décédé des suites de sa blessure, à l'hôpital militaire de Versailles ;

De M. Camille Favre, chimiste, maréchal des logis au 35^e d'artillerie, décédé à Menton ;

De M. Louis Boutinon, typographe, frère de notre confrère M. Marius Boutinon, rédacteur au *Petit Journal*, décédé à Dijon, à quatre-vingt-douze ans. Il était le doyen des typographes de France ;

De Mlle Adrienne de Belenet, infirmière de la Croix-Rouge. Un de ses frères a été tué à l'ennemi, un autre a disparu à la bataille de la Marne et deux autres furent blessés plusieurs fois.

Les Sports

Préparation militaire. — L'Union des Sociétés de préparation militaire de France avait organisé, dimanche, une manœuvre à laquelle prirent part les élèves soldats de cette ancienne et importante association. Trois bataillons, formant un effectif de près de 2.000 jeunes gens, sous la direction du commandant Matifau, sont partis de la Porte-Maillot à 8 h. 30 et se sont rendus à la Malmaison, où ils ont déjeuné sur le terrain. Ils sont rentrés à Paris à 17 heures, après avoir merveilleusement défilé à Courbevoie devant le monument de la Défense. On a beaucoup remarqué, sur le trajet, la bonne tenue, l'endurance et la discipline de ces soldats de demain, qui font le plus grand honneur aux instructeurs qui donnent sans compter leur dévouement à une œuvre éminemment patriotique.

Nouvelles du ring. — Le champion belge Jules Lenaers, engagé comme volontaire dès le début des hostilités, en août 1914, vient de quitter le front pour le Congo.

LA CRUE DE LA SEINE

D'après les nouvelles reçues des stations hydrométriques, la crue de la Seine a atteint les cotes approximatives suivantes : pont d'Austerlitz, 4 m. 60 ; Tourneffe, 4 m. 45 ; pont Royal, 5 m. 50 ; Bezons, 5 m. 20.

Des crues générales sont signalées un peu partout. La Marne supérieure, subissant une forte crue, on prévoit, pour la fin de la semaine, la cote de 3 m. 40 à l'écluse de Chalifert.

Les communications sont coupées avec des communes de Merrey et de Ville-sur-Arce.

La Bourse de Paris

DU 22 FEVRIER 1916

Tout le marché est bien tenu, mais sans excès. Le mouvement qui a surtout attiré l'attention a été celui exécuté par nos Rentes, qui, sortant d'une longue période de stagnation, se sont améliorées assez sensiblement, le 3 0/0 de 61 à 61,15, le 5 0/0 de 87,25 à 87,40. Parmi les emprunts étrangers, on a encore recherché l'extérieure espagnole qui progresse de 92,10 à 92,25. Banques bien disposées. Parmi les chemins de fer, les lignes espagnoles sont en vedette, la Saragosse passant de 404 à 408. Métallurgiques fermes. La hausse du cuivre-métal à 108 livres à Londres stimule de nouveau les cuprifères : toutefois le Rio se borne à conserver son niveau, on parle pour lui d'un dividende de 70 shillings. En Coulisse, les industrielles russes s'améliorent plus ou moins sensiblement ; Caoutchoutières favorablement disposées par l'attitude encourageante de la matière première.

COURS DES CHANGES

Londres, 28 ; Suisse, 111 1/2 ; Amsterdam, 251 1/2 ; Péterograd, 187 1/2 ; New-York, 587 ; Italie, 88 ; Barcelone, 558.

HUILE d'olive pure. Les Propriétaires d'oliviers réunis vendent leur récolte nouvelle à 22,75 le bidon de 10 lit. fco toutes gares contre rembour. M. VOTTO, gér., 76, r. St-Savournin, Marseille.

LEÇONS AUTO Obtention rapide des permis civil et militaire. CORBIN, 23, rue Desrenaudes. Téléph. : Wagram 45-02.

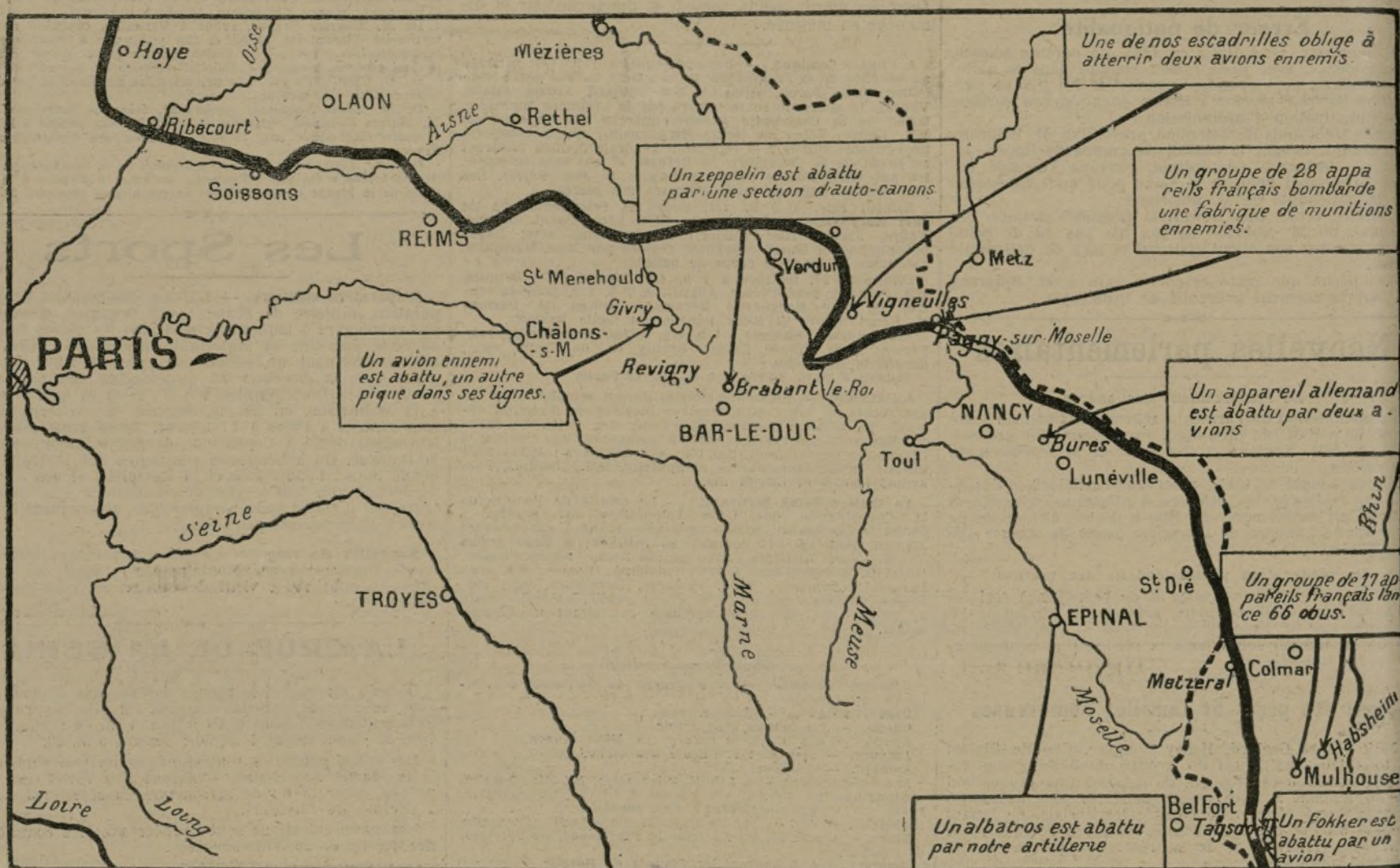
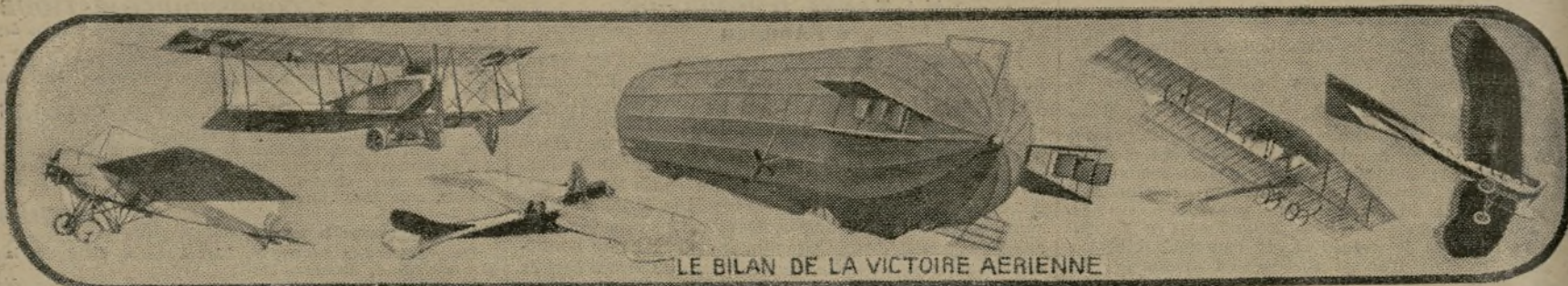
AVIS aux PENSIONNÉS PRET IMMEDIAT SUR PENSIONS Arqué, 65, rue Réaumur, 65 Paris.

PILES QUYDUR AMPOULES, LAMPES INCANDESCENCE Prix avantageux. Catalogue sur demande. UNION FRANCO-BELGE, 97, avenue Parmentier, Paris.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Le théâtre des combats aériens d'hier



C'est une belle carte que celle où sont rapprochés les exploits accomplis en un seul jour par nos intrépides aviateurs et nos habiles canonnières. Un zeppelin, cinq avions tombés dans nos lignes, deux autres blessés à mort et retournant péniblement chez l'ennemi: voilà un glorieux bilan de l'air. Les Allemands auront peut-être plus de difficultés à le laisser ignorer chez eux que n'en eurent les Turcs à dissimuler, par un communiqué anodin, la chute d'Erzeroum.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 23 FÉVRIER 1916

L'Histoire de Janine

roman

par Jeanne de FLEURY

LE COUVENT -- LE MONDE -- LA VIE

Le Couvent

VII

C'est ainsi que la troisième offrira des ouvrages manuels; la deuxième, des objets d'art, et le brevet des fleurs, tout simplement.

Janine s'occupe avec frénésie de sa vente. Elle a soudoyé Justin pour qu'il lui fasse une cabane en branches et en feuillages. Depuis le matin cinq heures, elle orne sa boutique de festons de lierre et de grappes de glycine. Maman doit dévaliser les serres du premier jardinier de la ville: elle l'a promis! Elle a envoyé des invitations dans Saint-André et dans le haut Chartron; on l'a priée d'insister auprès des frères et des cousins... Que voulez-vous?... Il s'agit des petits Chinois...

Si encore la robe de sortie était permise... mais non! L'uniforme bleu est rigoureusement imposé.

Heureusement que celui de Janine a été très bien coupé par la couturière de maman, et puis on l'égayera d'un col de linon blanc, et de revers semblables aux poignets. Avec un nœud de velours noir dans ses cheveux blonds, la mousse des boucles bien vaporeuse sur le front, Janine, le grand jour, est ainsi très présentable. Elle peut vaquer tranquille à ses devoirs impérieux; elle sent bien qu'elle a assumé de graves responsabilités et que si la vente ne marchait pas, c'est sur elle qu'en retomberait l'humiliation.

Les fleurs sont arrivées. Dieu, qu'elles sont jolies! quel charmant métier que celui de bouquetière!

Sur des gradins, elle installe des plantes vertes: — Andréa, ma chère, groupez dans des jardinières d'osier les cyclamens et les mugets.

« Margot, vous qui êtes adroite comme une fée, faites des flots de ruban rouge pour orner les palmiers; et vous, Eugénita, arrangez ces roses en bottes, tout simplement, avec leurs longues tiges, comme si vous veniez de les cueillir... Voilà! Ça commence à prendre tournure. Les plus débrouillardes vendront leurs fleurs dans la foire et solliciteront les acheteurs d'un air gracieux. Les plus réservées (Janine pense: les plus gourdes), vous, Angéla, Rachel, Marie-Louise, je vous confie la garde de la boutique. Mission de confiance! Et surtout de la tenue!... Lorsqu'un jeune homme se présentera à votre éventaire, rougissez légèrement. Avec les hommes mûrs, une pointe de coquetterie est permise. Enfin, avec les vieillards, sortez toute votre séduction... si vous en avez une!

— Et vous, Janine, où serez-vous? demande une voix inquiète.

D'un geste large, embrassant tous les jardins, — Et moi, madame, madame de Bray répond :

— Partout!

Et de fait, elle se multiplie, sa corbeille tenue en sautoir par un ruban de moire bleue; elle a dû déjà la renouveler trois ou quatre fois. Elle a un succès fou; cependant elle paraît nerveuse... ses yeux vont continuellement de la porte des cloîtres à un minuscule pot de bruyère qu'elle n'a cessé de transporter avec elle depuis que la kermesse est commencée. Plusieurs fois, dans le courant de la journée, quelques âmes charitables lui ont demandé: « Combien cette fleur, mademoiselle? » Et toutes les fois Janine a répondu en mentant effrontément: « Elle est vendue, madame. »

Elles est vendue? A qui Janine? Et alors pourquoi la tenez-vous toujours serrée sur votre cœur, au lieu de la laisser à son acquéreur?

Mais un mouvement se produit dans la cour: des groupes se forment, on se range, les pensionnaires se pressent en des attitudes affairées autour des boutiques. Et voilà que toutes les cloches du couvent se mettent à sonner un joyeux carillon: c'est M. l'aumônier qui vient bénir la foire.

Il avance, l'air grave et doux, et sourit à ses petites ouailles qui plongent respectueusement dans leurs jupes pour le saluer; il approuve en hochant la tête lorsqu'il passe devant les jolies boutiques. Madame la Supérieure est à sa droite: les deux mains enfouies dans ses grandes manches, elle reste très grave et a fort bon air; la queue pointue de sa robe est défaite et traîne sur les pelouses comme dans les grands jours de cérémonie.

Voilà que l'abbé Cartier monte sur un talus de gazon, découvre lentement ses cheveux blancs et, l'air maintenant très recueilli, il esquisse de haut en bas, de droite à gauche, un large geste de bénédiction, cependant que les fronts s'inclinent, que les cloches sonnent toujours, et que les oriflammes

LES PETITES ANNONCES d'EXCELSIOR

paraissent chaque Mercredi

La ligne se compose de 50 lettres ou signes

En aucun cas EXCELSIOR ne se charge de recevoir, ni de réexpédier les réponses aux « Petites annonces ».

GENS DE MAISON

1 franc la ligne de 50 lettres ou signes.

Ag. Lempereur, 37, r. Dragon. (Saxe 35-54), proc^{re} ste bon pers^l.

SUCCESSIONS, TESTAMENTS, PARTAGES

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Avocat spécialiste. Ecr. Revue Juridique, 4, square Maubeuge.

PHARMACIE

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Grand vin vieux ODA super-fortifiant réel. Pharmacies. Bouteille 10 fr. franco, 78, cours Lieutaud, Marseille.

CHIENS

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

On désire

Demande tr. jol. chien mâle 2 a., 100 fr. L. Macé, 50, r. Ponthieu.
Demande jne boule franc-pur. Critot, Pont-Neuf, Fécamp (S.-I.)

On offre

Chenilles lévriers russes. Renseignements, photos. —
Mme de Rovira, Saint-Cyprien (Pyrénées-Orientales).
Vd élev. loulous nains et min., marrons, sable, orange 2 liv.,
10 1^{ers} px. coupes; noirs, bles prim.; chiots. Longeon, Lisieux.
Poliçiers, loulous, Fox, Yorkshire, Toy. — CHENIL
1 FRANÇAIS, 7, rue Victor-Hugo, Charenton.
Grand choix de jnes bouledogues, caillies et bringés de tous
âges, pure race. — Gallard, 11, passage Perret (13^e arr.)
Splend. chiens luxe, nains, ttes races, 5, r. Laffitte. 3 à 6 h.
Chiens guerre poliçiers ttes races, fox ratiers, loulous, griff.,
131, Bd Hôtel-Ville, Montreuil. Tél. 225, Métro Vincennes.
Chiens luxe nains t. rac. 2 à 6 h., 26, r. Feydeau, Mét. Bourse.
10 fox t^{es} âges. Irish Ter. Papill. Boule ang., 188, r. Roquette.
Chiots lous blancs Sibérie 4 m. (rare). Marc, 4, r. Clapeyron.

ANIMAUX DIVERS

Chats Siam. et Angora. Perroquets, 188, rue de la Roquette.

AUTOMOBILES

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

Grand choix d'autos et camions d'occasion en parfait état.
Achat comptant. Echange. Noël, 10, Bd Courcelles. T. 520-60.
900 AUTOS et camions poids lourds à vendre avec ga-
rantie. Aux Ventes Sportives, 12, avenue de la Révolte,
12, Neuilly (porte Maillot).
A enlev. 1.475 f. torp. 2 pl., spid., 10 HP, 2 cyl., ou
1.200 chas. si p. cam. ou taxi. Mémis, 55, rue Bisson.

VENTE ET ACHAT DE PROPRIETES

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

Province

TOURNAINE. Belle propriété banl. Tours, 14 p., confort mod.
125.000 fr. — Morais, 24, boulevard Heurteloup, Tours.



LYON

Du 1^{er} au 15 Mars 1916

FOIRE D'ÉCHANTILLONS

Ouverte aux Vendeurs et Acheteurs de France,
des Pays Alliés et Neutres.

PRODUITS ALIMENTAIRES
ARTICLES DE PARIS
QUINCAILLERIE
PORCELAINES
AUTOMOBILES
NOUVEAUTES
MECANIQUE
DENTELLES
GANTS
ETC.

150 CATÉGORIES
D'EXPOSANTS

PRODUITS PHARMACEUTIQUES
PRODUITS D'ENTRETIEN
MAROQUINERIE
BIMBELOTERIE
AMEUBLEMENT
ELECTRICITE
FOURURES
LIBRAIRIE
TISSUS
ETC.

Pour tous renseignements, s'adresser :
Secrétariat de la FOIRE D'ÉCHANTILLONS, Hôtel de Ville (Lyon)

COURS ET INSTITUTIONS

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

LA SITUATION LA PLUS LUCRATIVE ET AGREEABLE...
est celle de représentant. On s'y prépare vite et bien...
sur place ou par correspondance à l'ÉCOLE TECHNIQUE...
SUPERIEURE DE REPRÉSENTATION, 57, rue de Turbigo...
Paris, seule école spéciale fondée par un groupe de...
négociants et d'industriels. — Brochure gratis.

LEÇONS

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

CONSERVATOIRE RENÉE MAUBEL 1^{re} (10^e ann.). Prépar.
Théat. ou Conserv. et cours mond^{es} jour et soir t^{es} degrés
chant, solfège. Pose voix. Répét. op., op.-com., opérét. Mise
en scène, diction, chorégraph., danse mond., mus. instrument.,
piano, viol., violonc., harpe et t^{es} instrum. Leçons et auditions
d^e théâtre. 600 plac. 4, 6, 8 et 10, r. de l'Orient (Métro Blanche).
Hypnotisme. Cours comp. 5 fr. éco. Suard, Vincennes. Not. 0,10.
Billard. Etude inédite. Suard aîné, Vincennes. Notice franco.

FLEURS ET PLANTES

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

PANIERES fleurs. Ed. Lecocq, prop^{re} Juan-les-Pins (Alp.-Mar.)

PENSIONS DE FAMILLE

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Banlieue

Ouv. le 1^{er} mars. Création nouvelle. Install. mod. Grands
jardins. Bains. Electricité. Chambre et pension depuis
150 fr. par mois. 47, rue des Remises, Saint-Maur (Seine).

Paris

PENSION BRESCIA, 16, rue d'Edimbourg (8^e). Appart.
av. pens. dep. 6.50 p. j. Jol. ch. av. p. dep. 6 f. Ch. dep.
2 f. Elect., chauff. c. b., douch. Tél. Wagr. 56-67. Rest.:
déjeuner, 2 fr. 50; dîner, 2 fr. 75. Prix spécial p. armées.

Province

COTE D'AZUR. En leur villa touj^{rs} fleurie de Juan-les-Pins
(Alp.-Mar.), M. et M^{me} Ed. Lecocq reçoiv. enfants 5 à 16 ans.

OCCASIONS

On désire

VIEUX DENTIERES.
Achat. Louis, 8, faubourg Montmartre, 8.
TIMBRES-POSTE. Amateur achèterait cher collection an-
cienne. — CAPLAN, 47, rue Condorcet, Paris.

On offre

Vendrais MANTEAU CHINCHILLA 1^m35 de long. 140 peaux,
état neuf, ayant coûté 35.000 francs. Prix avantageux.
S'adresser à Mme MARRAINE, 105, rue de Courcelles.
A liquider bons meubles tous genres fabriqués av. guerre.
Fab. Ouv. Réunis, 15, rue Picpus, Maison Rysto.
Grand stock lits tout cuivre soldés prix avantageux.
Meubles bureaux. Garde-Meubles de l'Est, Déménage-
ments, 63, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris.

VILLÉGIATURES

Côte d'Azur

BEAULIEU. HOTEL METROPOLE, bord de mer.
Vaste jardin plein Midi. Arrang. p^{er}
familles. Prix réduits. Déj., dîn., menu compl. FERRAND, pr.-dir.

CAP D'ANTIBES. HOTEL DU CAP. 1^{er} ord.
Ouvert toute l'année.
Immense parc; deux tennis. Vue splendide sur l'Estérel.
Etablissement de bains de mer, plage privée. Restaurant.
Afternoon tea. Prix modérés. Séjour du roi et de la reine
des Belges, saisons 1912 et 1913. — SELLA, propr.-directeur.

CAP FERRAT. STATION BEAULIEU.
Grand Hôtel premier ordre.
Même maison : HOTEL FERRAS, 32, rue Hamelin, Paris.

NICE. L'OFFICE DE LA COTE D'AZUR sert interméd. p^{er}
tout séjour : hôtels, villas, etc. Renseign. publicité.

NICE. HOTEL DES ANGLAIS ET RUHL.
Promenade des Anglais. Entièrement neuf. Prix très réduits.

NICE. HOTEL WEST-END. Promenade les Anglais.
Confort moderne. — Prix réduits.
.... Chambres, appartements avec et sans pension.

des boutiques frémissent joyeuses, sous la brise
qui vient de se lever.

Les groupes se referment, la circulation reprend
très intense; il y a un monde fou ! Monsieur l'Au-
monier cherche quelqu'un derrière lui, et un jeune
homme, grand, blond, mélancolique et beau répond
à son appel. Le vieux prêtre s'appuie familière-
ment sur son bras et va de boutique en boutique
faire ses achats; il ne veut léser personne, chaque
industrie aura sa visite.

Il commence par la classe du Brevet; les grandes
sont à leur poste; un véritable émoi règne dans la
cabane de branches vertes; on se pousse le coude;
on échange des regards éloquentes; on réprime des
sourires; la rougeur recommandée par Janine est
sur tous les visages... Lohengrin est là ! Jamais
les petites pensionnaires ne l'ont vu de si près,
toutes le dévisagent, et lui a vraiment l'air un peu
géné.

L'abbé Cartier fait l'achat de deux palmiers et
d'une jardinière d'orchidées. Il affirme :

— Jamais je n'avais vu la boutique des fleurs
aussi joliment ornée. Qui donc a présidé à son
aménagement cette année ?

Un nom court sur toutes les lèvres :

— C'est Janine de Bray !

— Mlle de Bray ? Mais je ne l'ai point encore
aperçue. N'est-elle pas vendeuse ?

On cherche Janine, quelqu'un affirme que de-
puis la bénédiction elle a disparu : personne ne
sait où elle est.

Pauvre Janine ! Lorsqu'elle a vu l'abbé Cartier
arriver, suivi de près par son ancien élève, elle
a eu une palpitation de cœur, et a été cacher son
émoi dans les bosquets de Catapinson. Andréa
court l'y rejoindre.

— Ah ! je savais bien que je vous retrouverais

là, mais pourquoi vous êtes-vous enfuie, vilaine
fantasque ?

— Oh ! Andréa, que je suis faible et folle !
Lorsque je l'ai vu, j'ai cru que j'allais défaillir.
Alors, tant qu'à me pâmer, j'ai mieux aimé que ce
fût dans la solitude.

— Mais pourquoi vous pâmer, chérie ? Sa pré-
sence n'est point une surprise, ne l'attendiez-vous
pas ?

— Si ! Je l'attendais ! Depuis longtemps même !
Et je trouvais qu'il était bien long à venir... la
joie de le revoir là, si près de moi... ah ! c'est ab-
surde !... est-il déjà parti ?

— Mais non, et tout le monde vous réclame !

— Lui aussi ?

— Vous ne voudriez pas !... Seulement, quand
l'abbé a demandé : « Où est donc Mlle de Bray ? »,
ses yeux cherchaient aussi.

— Oui, ma petite amie, il faut y aller ! Il faut
savoir faire son devoir !... Je me sens mieux, main-
tenant, est-ce que mon nœud est droit, mes man-
chettes pas trop froissées ?

Et Janine, qui a repris courage et qui est toute
frémissante à l'approche de l'ennemi, du cher
ennemi, Janine se met sur le pied de guerre; elle
fait bouffer ses cheveux, assure son nœud de
velours, assujettit ses manchettes, descend sur sa
taille flexible sa ceinture de cuir noir... Là, elle est
prête !... A la vue du malheureux pot de bruyère
qu'elle se voit obligée de charger encore dans sa
corbeille, elle murmure, gamine : « Voyons, toi,
si je vais trouver à te placer selon mon goût ? »

Cependant, les deux jeunes filles ont regagné
la fête; Mlle de Bray est maintenant calme, elle
affecte même un air de froide correction. Au mo-
ment où elle pénètre dans la cour, elle reconnaît
dans un groupe la silhouette vénérable du Père
aumônier... et celle de son élève. Tous deux lui

tourment le dos, heureusement ! Au moment où
elle passe, on procède à une présentation; une
jeune femme, très élégante, minaudant devant Lo-
hengrin :

— Oh ! Monsieur ! Il y avait si longtemps que je
désirais vous connaître ! J'ai lu tout ce que vous
avez écrit ! Comme vous avez commencé jeune !
Votre dernier roman est tout simplement exquis.

— Ah ! vraiment ! monologue Janine, vous écri-
vez, Lohengrin, des romans pour jeunes femmes
passionnées ? Il ne vous manquait plus que cette
séduction !

Mais comme elle se sent fort lasse, et que mal-
gré tant d'émoi, l'instinct de la conservation
subsiste encore en elle, ses pas, inconsciemment,
la conduisent devant la boutique des rafraîchis-
sements.

— Les gosses ! Vite une consommation ! Je dé-
faillir ! Quelque chose qui me remonte ! De l'or-
geat ?... Pouah ! Oh ! c'est trouvé comme tonique !
Du sirop de groseille ?... Non, non, tout ça
m'écoeure ! Un verre de Samos ? Oui, je veux bien !
Et beaucoup de gâteaux ! Je suis levée depuis
5 heures du matin, et je n'ai pas pris le temps
de déjeuner à midi.

Janine boit ! Janine mange ! Elle demande à une
collation bien soignée les forces nécessaires pour
soutenir les combats de la vie.

Quand elle en est à son sixième gâteau, elle en-
tend dans son dos une voix bien connue qui pré-
vient :

— Quand mademoiselle de Bray aura fini de
goûter, Bernard, nous lui demanderons s'il ne
lui reste pas quelques fleurs à nous vendre.

(A suivre.)

L'ANNIVERSAIRE DU GRAND WASHINGTON



PENDANT LA CÉRÉMONIE



M. WILLIAM SHARP PRONONÇANT SON DISCOURS

Hier ramenait l'anniversaire de la naissance de Washington. La société patriotique « Sons of the american Revolution Empire State » a déposé une couronne au pied de la statue du grand Américain, place d'Iéna; l'ambassadeur des Etats-Unis, M. William Sharp, a prononcé une vibrante allocution en présence des représentants du président du Conseil, de la Ville de Paris et de nombreuses notabilités américaines et françaises. L'amiral Mahon, M. du Bellet, ancien consul des Etats-Unis à Reims, assistaient à la cérémonie.

A NICE. — LES FÊTES DE LA FRATERNITÉ D'ARMES



LA LOGE DE L'AMBASSADEUR



L'INTERIEUR DU CASINO MUNICIPAL PENDANT LA FÊTE DE BIENFAISANCE

Une grande fête de bienfaisance, au profit des Croix-Rouges françaises, a été donnée au Casino municipal de Nice, sous la présidence de M. TITTONI, ambassadeur d'Italie. L'ambassadeur assista également à une soirée de gala, en même temps que M. Rossi, maire de Turin, et de M. de Joly, préfet des Alpes-Maritimes.

Ayuntamiento de Madrid